

CUAO BÈ NE POSSÉDAIT MÊME PAS LE DÉBARCADÈRE PRIMITIF DES PLUS PAUVRES VILLAGES... (page 62).

MES TROIS ANS D'ANNAM

PAR GABRIELLE M. VASSAL

Traduit et adapté par le Dr J.-J. Vassal.

I. — Arrivée à Nhatrang. — La réception que nous font les indigènes. — Notre installation. — La lutte contre les animaux parasites. — Nos domestiques, les ennuis qu'ils me causent. — Notre vie journalière. — L'heure délicieuse du bain. — L'Institut Pasteur de Nhatrang. — Le Dr Yersin et le sérum de la peste. — Les malades annamites.



JEUNE PÊCHEUR ANNAMITE. L'APPRENTI SAGE.

A Saïgon où nous avait conduits le grand paquebot *Salazie* des Messageries Maritimes, nous primes un petit vapeur annexe pour gagner l'Annam. Mon mari, médecin de l'armée coloniale française, allait servir au poste de Nhatrang et à l'Institut Pasteur qui y est installé. Je l'accompagnais. Ce long voyage n'avait nullement surpris ma famille que je laissais à Londres. Mes amies de France n'envisageaient pas avec la même sérénité mon désir de suivre mon mari en Indo-Chine : elles oubliaient d'abord que j'étais toute jeune mariée et ensuite qu'étant Anglaise, j'étais habituée depuis mon enfance à voir mes compatriotes des deux sexes s'en aller au loin pour de très longues absences...

Vingt-quatre heures après notre départ de Saïgon, nous nous rapprochions de la côte de l'Annam. Il était cinq heures du matin quand je me levai et regardai autour de moi. Quel superbe tableau ! Jamais plus je n'ai oublié l'enchantement de ce réveil. C'était donc dans une telle contrée que nous allions vivre ! Nous avions laissé les plaines basses de Saïgon ; de hautes collines et des montagnes s'élevaient de tous côtés, pour la plupart couvertes de forêts aux verdure sombres ; des histoires de tigres et de jungles mystérieuses vinrent à mon esprit. Il n'y avait pas

trace de mainmise de l'homme ; les montagnes s'enfonçaient dans l'intérieur du pays, une chaîne derrière l'autre, aussi loin que le regard pouvait atteindre. Le soleil étant encore à l'horizon, de grandes ombres s'allongeaient sur les versants des montagnes tandis que les parties éclairées s'enlevaient avec une précision de détails et des couleurs extraordinaires. Que d'excursions on pourrait faire dans ces bois silencieux, que d'impressions nouvelles à recueillir ! Dans la brousse tropicale, je me voyais déjà, m'abandonnant à mes illusions et à mon inexpérience, sur des sentiers bordés de magnifiques fleurs et de gazons comme on en trouve en Europe.

Les eaux de la baie où nous nous engageons maintenant avaient des teintes bleues de Méditerranée. A notre droite s'étendait la grande île montagneuse, l'île Tré qui ferme en partie la baie à l'Est, puis d'autres îles de moindre importance, dont les verdurees se dessinaient nettement sur la ligne d'horizon.

Tandis que je m'oubliais dans la contemplation de cette scène, un bruit retentissant de chaînes et celui d'un plongeon m'annoncèrent que nous venions de jeter l'ancre. Mon mari montait sur le pont, charmé aussi, mais n'ayant pas eu le temps, à cause des paquets et des préparatifs, d'admirer à loisir. Je lui cédaï ma place et descendis dans la cabine pour boucler les dernières valises et mettre mon casque.

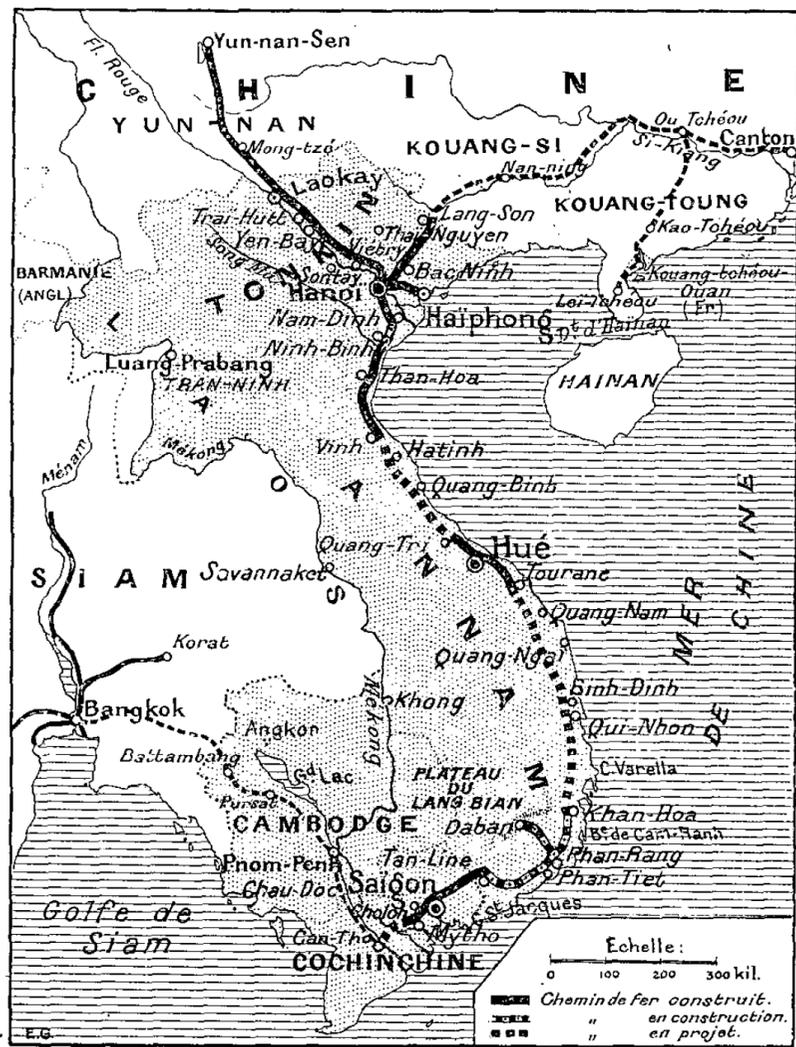
Enfin tous nos bagages furent rassemblés sur le pont et prêts à être débarqués. Une embarcation s'était détachée de la petite plage jaune où l'on percevait avec les jumelles, une série de cases basses et sombres comme des fourmilières. Il n'y avait pas autour de nous d'indigènes dans des sampans pour vendre au bateau des fruits, des œufs et du poisson, ainsi que cela se voit à toutes les arrivées dans les ports; point de bateliers pour escalader les échelles de coupée et offrir de nous transporter à terre : c'était le calme de la pleine mer. Cette fois d'ailleurs, nous étions les seuls passagers à débarquer. Quand l'embarcation accosta, M. Schein, vétérinaire de l'Institut Pasteur, se présenta bientôt à nous; nous le suivîmes dans son embarcation et tandis que nos bagages, placés sur une jonque, se rendaient directement à Nhatrang, nous cinglions vers Cuao Bè, à trois ou quatre kilomètres de notre mouillage.

Cuao Bè ne possédait même pas le débarcadère primitif des plus pauvres villages de la côte. Nous fûmes obligés de nous laisser porter par des indigènes pour gagner la rive. Je fus enlevée par un petit homme deux fois moins grand que moi, qui s'en tira cependant à souhait. On s'enfonçait davantage à chaque pas dans le sable brûlant de la plage. Tout le village n'avait pas tardé à se mettre à nos trousses. Des cases étaient sortis les vieillards graves à la peau parcheminée, les femmes à la bouche pleine de bétel et toute une ribambelle d'enfants tout nus. Les garçons aussi bien que les filles de sept à huit ans portaient un bébé non dans leurs bras, mais sur la hanche à califourchon, et ces pauvres petits avaient à faire des contorsions terribles pour équilibrer leur charge aussi grosse qu'eux. Le village paraissait beaucoup moins prospère que la majorité de ceux qui entourent Saïgon; les maisons mal tenues, les ophtalmies et les boutons trahissaient

chez la plupart des indigènes une condition assez misérable, mais leur bonne humeur ne s'en montrait pas affectée.

Le premier moment de défiance passé, les enfants s'approchèrent de nous. Je tendis mon sac à qui voudrait le porter : vingt paires de petites mains s'élevèrent en même temps. Aussitôt, ils s'emparèrent de tous nos bagages, et l'ombrelle qui allait m'être si utile me fut enlevée des mains. Ils paraissaient ravis de s'employer ainsi; même ceux qui étaient presque aveugles écarquillaient leurs pauvres yeux et dansaient avec autant de conviction que les autres. C'était navrant de voir ces malheureux que l'ignorance et la pauvreté allaient bientôt priver de la vue.

Deux voitures dites « américaines » ou *cradle cars*, nous attendaient au bout de la route. C'est un type de véhicule très pratique pour les routes d'Annam, qui ne valent souvent pas mieux que des sentiers défoncés. La caisse est suspendue sur des ressorts à boudins : au lieu d'être cahoté et projeté en l'air à chaque pierre ou à chaque trou, vous êtes simplement balancé. Son faible poids permet aux petits chevaux du pays de la tirer sans trop de peine même dans la boue et le sable; elle glisse sur un pont où d'autres s'effondreraient. On ne se sent point d'abord très à l'aise dans la petite caisse étroite qui remue toujours; et il est plutôt difficile d'y monter ou d'en descendre, d'autant plus que



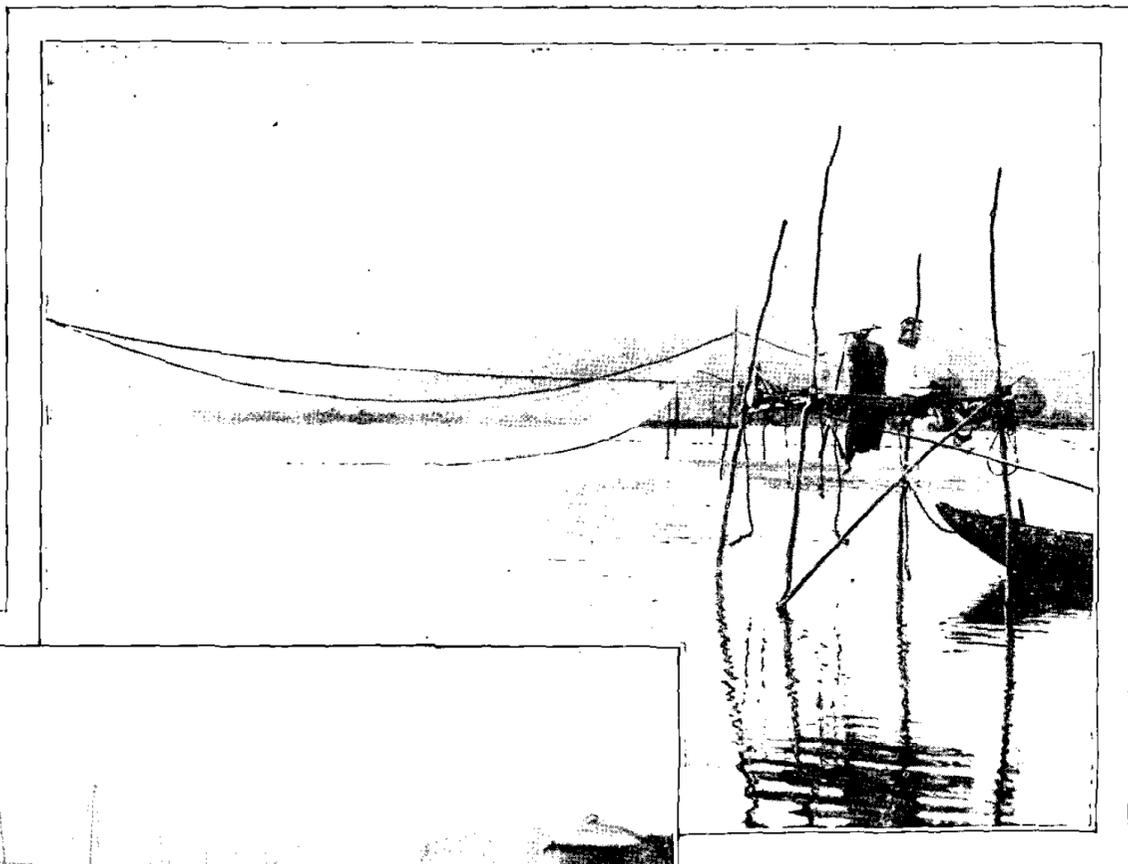
CARTE DE L'ANNAM.

nos poneys ne se conduisirent pas le mieux du monde. Avant d'arriver à Nhatrang je connaissais déjà beaucoup de leurs tours malicieux.

Nhatrang (en annamite *Maison-Blanche*) est un village de pêcheurs comprenant 3 000 âmes environ. C'est la capitale européenne de la province de Khanh-Hoa, bien que la population blanche ne dépasse guère

vingt ou trente personnes : le Résident, les fonctionnaires de la province, l'Institut Pasteur, quelques colons, c'est à peu près tout. Tous les quinze jours, les bateaux annexes qui vont de Saïgon à Haïphong débarquent des Européens qui rejoignent leur poste, des fonctionnaires de la Douane ou des Travaux publics. Il n'est pas facile à un voyageur de trouver un logement à Nhatrang; il existe bien un hôtel-restaurant tenu par un Chinois, mais qui n'a d'alléchant que son enseigne.

Cependant nous n'avions pas à nous en préoccuper, puisque nous étions logés par l'Administration. J'étais d'ailleurs très impatiente de voir la petite maison qui allait devenir notre résidence pour plu-



NHATRANG EST UN VILLAGE DE PÊCHEURS (page 62).

SUR PILOTIS.

sieurs années. Nous avons reconnu de loin les bâtiments de l'Institut, qui, avec l'Hôtel des postes et la demeure du Dr Yersin, sont les seuls qui soient à étage. A quelques minutes de l'Institut, nous découvrons notre futur logis. Il est petit, mais splendidement situé au bord de la mer. Comme c'est en vain que nous essayons de faire franchir la porte du jardin à notre poney, nous mettons pied à terre et entrons chez nous. La mai-

son est en briques enduites d'un crépi blanchâtre. Le toit est couvert de tuiles brunes. Notre maison est divisée en trois pièces qui communiquent; chacune d'elles ouvre sur les vérandas par des portes-fenêtres; les murailles blanchies à la chaux et les parquets de ciment blanc donnent à notre logis une apparence claire, propre, mais assez monotone. Seules, les boiseries en vert clair mettent un peu de variété dans la tonalité générale... Tout cela constitue un type de maison coloniale assez commun en Indo-Chine. La cuisine, les écuries et les chambres des domestiques sont réunies dans une construction annexe, sur le côté et à quelques mètres du bâtiment principal. Pour bien des raisons c'est une bonne disposition, car, avec les portes ouvertes, les bruits des serviteurs, la chaleur et la fumée de la cuisine seraient insupportables.

Pendant les premières semaines, les ennuis causés par les cancrelats, les fourmis, les mouches, les moustiques et autres insectes nuisibles, et l'influence déprimante du climat chaud et humide, nous incommodèrent tellement que nous ne pouvions nous préoccuper d'autre chose, pas même des erreurs de service de nos domestiques. Nous étions installés depuis deux jours seulement que les fourmis avaient envahi le sucre, les gâteaux et presque toutes nos provisions. Et bientôt après, je trouvais des papillons et des cancrelats

dans les armoires, sur nos vêtements et un scorpion dans la chambre à coucher sans compter les mouches et les moustiques! Je dus placer les pieds des étagères à provisions et des dressoirs dans des boîtes de vinaigre pour en défendre l'approche aux fourmis, mais cela n'empêchait pas des centaines de ces insectes de se précipiter sur un morceau de sucre tombé sur le parquet. Je passai beaucoup de temps à suivre des traces de fourmis d'une pièce à l'autre afin de trouver l'objet qui les attirait; à défaut de sucrerie c'était le cadavre d'une coccinelle sous l'armoire ou d'une mouche dans quelque fente de la muraille; il devenait évident que les murs blanchis à la chaux avaient l'avantage de faciliter cette chasse.

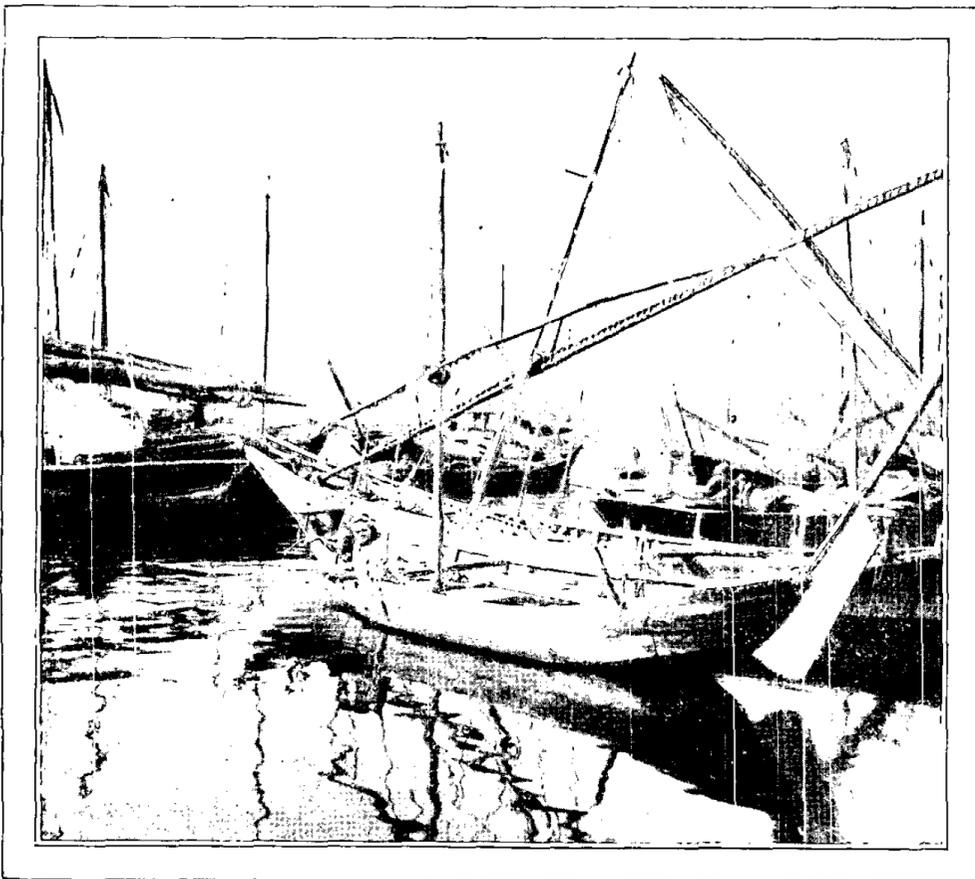
En outre, des lianes et des buissons menaçaient d'envahir les appartements et cachaient peut-être des serpents; nous dûmes couper, arracher, déraciner ces fouillis. Les étoffes, draps, etc., furent placés dans des caisses de fer-blanc uni, fermant hermétiquement, quitte à les sortir tous les quinze jours pour les secouer et les broser. Les cancrelats adorant les belles reliures, où ils tracent des arabesques indélébiles, il fallut recouvrir, doubler de papier de journal tous les volumes que nous pûmes leur arracher. Nous réalisâmes un grand progrès en protégeant notre chambre et notre cabinet de toilette avec de la toile métallique afin de pouvoir nous habiller et nous déshabiller sans devenir la proie des moustiques et pour dormir la nuit ou faire la sieste sans avoir recours à des moustiquaires, qui arrêtent l'air.

De leur côté, nos domestiques nous causèrent mille ennuis. Nous avons été salués par cinq indigènes à notre arrivée dans la maison. Tous à la fois s'étaient agenouillés, avaient placé la paume de leurs mains sur le plancher, avaient mis leur front dans la poussière, s'étaient relevés et avaient répété les mêmes gestes plusieurs fois. J'étais fort étonnée : mon mari me dit que c'était l'habitude courante de saluer ainsi les mandarins de haut rang et quelques Européens. C'étaient des cuisiniers, des servantes, des jardiniers qui avaient appris notre arrivée et nous offraient leurs services. D'abord je les avais pris pour de jeunes garçons, sinon pour des femmes, et je n'avais pas pu me figurer que c'étaient des Annamites adultes mariés et pères de famille. Ils portaient le veston blanc et le pantalon blanc, très large, qui distinguent tous les serviteurs des Européens; leur regard placide et leur air soumis me donnaient à espérer que je pourrais en avoir facilement raison; je devais bientôt perdre mes illusions!

Nous arrêtâmes notre choix sur trois d'entre eux : un cuisinier, un boy et un jardinier. Avec un soldat indigène qui servait d'ordonnance à mon mari nous trouvâmes que c'était suffisant. Quand ils sont trop, c'est un sous-boy qui fait l'office du boy pendant que celui-ci joue ou dort, et le diner est préparé par le

marmiton ou le petit tireur de pankah. Assez peu experte en ménage, je débutai cependant avec beaucoup d'assurance, et d'un cœur léger, dans mes nouvelles fonctions de maîtresse de maison sous les tropiques.

Que de déceptions m'attendaient! Je découvris, dès la fin du premier mois, que toutes les serviettes et tout le linge que j'avais tirés de mes plus beaux stocks n'existaient plus ou étaient en morceaux. Le torchon spécial de la verrerie avait servi à nettoyer les souliers, un autre figurait comme turban sur la tête du boy — ce qui n'empêchait pas ce dernier d'en essuyer encore les assiettes! — beaucoup étaient perdus ou vendus! Chaque boy reçut dorénavant deux torchons à la fois; il devait les laver tous les soirs et me les montrer propres chaque matin. Dans notre puits découvert, des tas d'objets tombaient. Comme c'était de là que nous tirions notre eau potable, il fallait veiller aussi à ce que les boys ne



L'ANSE DES PÊCHEURS A NHATRANG.

prissent pas fantaisie de laver sur la margelle. Nous le fîmes récurer, nettoyer à fond et désinfecter. Après quoi il fut muni d'une pompe et couvert. Si j'avais pu seulement me faire comprendre de mes domestiques! Mais ils parlaient très peu le français et j'étais parfaitement incapable de donner au français que j'avais appris dans mes classes une tournure petit nègre propre à me faire mieux entendre. J'étais par moments



DANS LES ENVIRONS DE NHATRANG SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE.

déscspérée. Heureusement, le côté comique de la situation finissait par me faire rire. C'était le meilleur parti; autrement j'aurais perdu la tête.

Mon cuisinier était le pire de tous! Je m'aperçus que mes provisions apportées d'Europe disparaissaient rapidement. Je finis par découvrir que tandis que je faisais mes distributions dans l'office, ce rusé compère tirait le loquet de la fenêtre. Lorsque j'avais fermé la porte, il rentrait par la fenêtre pour faire main basse sur ce qui se trouvait là.

Il allait au marché tous les jours. Au lieu de le rembourser article par article, je trouvai préférable de lui allouer une somme fixe de dix francs environ par semaine en exigeant trois plats au déjeuner et trois plats au dîner. Je me félicitais déjà de cette innovation qui me dispensait désormais de faire les menus, lorsque je découvris que ce serviteur malhonnête trouvait encore moyen de prélever sa part sur l'argent que je lui donnais. Et pourtant, les provisions étaient d'un bon marché ridicule à Nhatrang : les soles coûtaient vingt centimes dans leur saison; une douzaine d'œufs trente centimes, un régime de bananes dix, un poulet, soixante. Mais je ne tardai pas à découvrir mieux encore. Une de nos voisines vint un jour chez nous pour me confier ses peines : tous ses pigeons avaient disparu en son absence; sur vingt-deux, il en restait trois! A mon grand effroi je me souvins que les pigeons figuraient avec insistance sur nos derniers menus, et, en comparant ce que mon cuisinier et le sien nous avaient servi la veille, nous arrivâmes à cette conclusion, que les mêmes repas avaient été préparés pour les deux maisons. Tandis qu'un cuisinier se reposait, l'autre travaillait pour deux!

Je m'évertuai en vain à styler mes domestiques ou tout au moins à modifier certaines de leurs plus déplorables habitudes. C'était trop souvent peine perdue. Ils ne purent jamais consentir par exemple à laver les verres sur une table plutôt que dessous, et à polir l'argenterie ou à faire de la couture autrement qu'accroupis sur le parquet. Une jolie table que je leur avais préparée pour toutes ces opérations ne leur parut convenable que pour s'y étendre et dormir à l'occasion. Leur façon de repasser le linge peut à peine se décrire : ils remplissaient leur bouche d'eau et, avant d'empeser, humectaient en vaporisant bruyamment, avec la bouche; tremper leurs doigts dans un verre d'eau pour asperger le linge leur parut toujours un acte trop compliqué. Les Annamites simplifient bien des petites opérations et se passent le plus possible d'instruments. A quoi bon un tire-bouchon quand on a des dents solides, et une pelle à charbon quand les doigts sont agiles? Une telle ingéniosité peut être appréciable dans un poste éloigné dépourvu de charpentier, de ferblantier, mais elle est souvent poussée trop loin. Je surpris un jour mon cuisinier roulant des croquettes de pommes de terre sur sa poitrine. Il continua son manège devant moi, le trouvant probablement très naturel; mais les croquettes ne connurent plus désormais les honneurs du menu. Je me suis laissé raconter plus tard une anecdote analogue : un cordon-bleu réussissait admirablement les ornements sucrés des gâteaux, sortes de filigranes avec lesquels on figure des oiseaux et des papillons. La maîtresse de maison le complimenta et lui demanda comment il s'y prenait. Avec un sourire de satisfaction, il montra sa bouche et, avançant la tête, il produisit un bruit significatif entre ses dents.

Il est peu de cuisiniers qui ne se livrent à des fugues de deux et trois jours. Le mien ne faisait

point exception; quand cela se produisait au milieu d'un repas où j'avais des invités, c'était fort ennuyeux!

Je dois confesser cependant que tous ces troubles domestiques ne durèrent que les six premiers mois de notre installation. Je finis par recruter un personnel de choix qui me donna toute satisfaction et que nous gardâmes jusqu'à notre départ; c'étaient le cuisinier A-Koi, un Céleste tranquille et habile, Y, un boy actif et très consciencieux, le fidèle et brave Sau, le modèle des jardiniers Hai.

A Nhatrang, les jours succédaient aux jours sans grand changement. Nous avions l'habitude de nous lever à six heures et de nous baigner dans la mer avant que le soleil fût trop chaud; c'était un des meilleurs moments de la journée que ce bain dans une eau atténuée et dans une atmosphère encore fraîche. Cela ne rappelait que de très loin la plage mondaine, grouillante de baigneurs, en Europe. Il n'y avait pas ici à attendre des heures pour obtenir une cabine ni à s'enfermer dans une petite boîte chaude et à grelotter dix minutes dans une eau glacée. Sans doute les requins pullulent sur cette côte! Juste de quoi éloigner les peureux.

Après le premier déjeuner, j'accompagnais mon mari, s'il avait à se rendre dans les environs pour voir ses malades. Il allait à l'hôpital, puis au laboratoire à huit heures. Je restais seule jusqu'à midi. Que de loisirs pour jardiner, coudre, lire. Mon mari rentrait chez nous entre cinq et six; nous allions alors jouer au tennis ou faire une promenade à cheval, en voiture, ou en bateau. Les genres de sport ne manquaient pas, heureusement; mais il fallait savoir les varier. Nous avons aussi des passe-temps, tels que la photographie, les collections d'insectes, d'oiseaux, de plantes et de mammifères. Pour la photographie qui nous amusait beaucoup, que de patience était nécessaire! Dans la chambre noire, terriblement chaude, les moustiques nous dévoraient; puis c'était la conduite d'eau qui était bouchée, la glace qui fondait trop vite, — la pire de toutes les calamités, — la gélatine qui se décollait. Et encore nous abordâmes les plaques colorées, les « autochromes-Lumière »!

Malgré bien des difficultés au cours de nos chasses et de nos excursions, nous avons réussi à faire une ample moisson zoologique. Lorsque nous essayâmes d'envoyer des indigènes à la chasse, il nous arriva des aventures fâcheuses: l'un s'échappa avec le fusil, l'autre tua le cochon de son voisin, etc., etc. Un jour, mon mari avait réussi à rapporter un faisan qu'il recherchait depuis fort longtemps et qui était probablement d'une espèce inconnue; pendant qu'il prenait son bain et changeait de vêtements, il laissa un moment le précieux volatile pour le réclamer bientôt. Le cuisinier l'apporta... plumé!

Le nom de Pasteur est associé dans l'esprit de beaucoup de personnes à celui de la rage et le nom d'un Institut Pasteur au traitement de cette maladie. Il est vrai que la guérison de la rage est une des plus glorieuses découvertes du grand savant; grâce à lui, en effet, des milliers d'êtres humains ont échappé

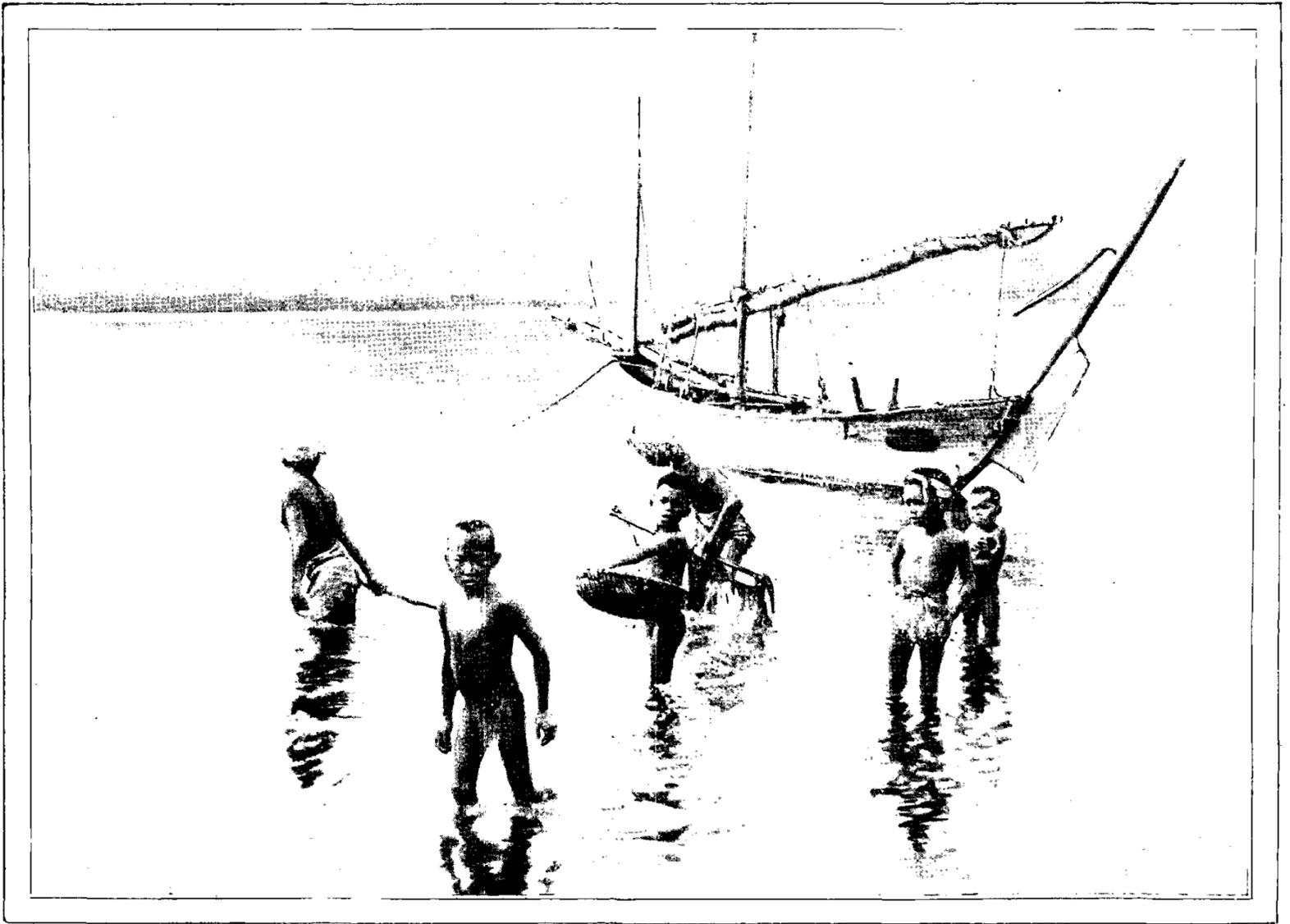


NOTRE MAISON EST DU TYPE COLONIAL ASSEZ COMMUN EN INDO-CHINE (page 63).

à la plus horrible des morts. Mais il ne faut pas oublier que par ses études sur les vins, ses travaux sur la maladie des vers à soie, sa découverte de l'atténuation des virus et ses vaccinations anti-charbonneuses, il a été le créateur de méthodes nouvelles et l'inspirateur de recherches dont les merveilleux résultats ont transformé nombre de sciences dans le domaine de la biologie et surtout la médecine.

Aux noms illustres des disciples de Pasteur, tels que Roux, Metchnikoff, Koch, Lister, Laveran, Ross, Calmette, etc., on peut ajouter celui de

Yersin, qui fut un des premiers élèves du Maître. Après avoir passé plusieurs années dans les laboratoires de l'Institut Pasteur de Paris, il partit pour l'Extrême-Orient. Tandis qu'il était au Tonkin, une épidémie de peste éclata à Hong-Kong et à Canton (1894). Il y fut envoyé par le Gouvernement français alors que le fléau avait déjà frappé des milliers de Chinois.



TOUTE UNE RIBABELLE D'ENFANTS, TOUT NUS (page 62).



GROUPE D'ANNAMITES EN TRAIN DE MANGER.

Le Dr Yersin établit un petit laboratoire de fortune dans une salle abandonnée d'un hôpital et se mit tout de suite à l'œuvre. Ce qui le frappa tout d'abord en visitant les logements misérables des indigènes, ce fut le grand nombre de rats crevés. On lui dit que cette mortalité affectant les rongeurs était connue depuis longtemps et précédait toujours la peste humaine. Yersin examina donc au microscope le sang des rats et vit que ces animaux mouraient de la même maladie que les indigènes. Dans les bubons, il discerna un bacille qu'il réussit à cultiver. Des rats et souris sains furent inoculés avec une parcelle de culture et montrèrent rapidement les symptômes de la peste; le microbe de la peste était trouvé. Yersin rechercha quel pouvait être l'intermédiaire infectieux entre le rat et l'homme et indiqua plus tard que ce devaient être les puces, si abondantes dans les climats chauds.

Cependant le petit laboratoire du début ne pouvait suffire. Il fallait des crédits pour fonder en Indo-Chine un nouvel Institut où l'on ferait des études sur la peste et où se préparerait le sérum antipesteux. L'Institut de Saïgon créé par Calmette et déjà célèbre ne paraissait pas susceptible de recevoir les installations pour les grands animaux fournisseurs de sérum. Quand Yersin eut obtenu les crédits demandés, on fut donc obligé de chercher un endroit favorable pour y créer une station d'expériences. Yersin connaissait très bien l'Indo-Chine, ayant été un des premiers explorateurs de l'Annam. Il avait déjà découvert le plateau du Lang Bian qui aurait parfaitement convenu s'il n'avait été aussi éloigné de tout centre et en dehors de toute communication. C'est pourquoi il dut s'installer près de la côte et son choix se porta sur Nhatrang; ce petit village de pêcheurs dans une baie renommée pour sa beauté, remplissait toutes les conditions désirables; c'était une localité salubre, abondamment fournie de chevaux et de bœufs, avec des pâturages à proximité et desservie par les courriers bi-mensuels entre Saïgon et Hanoi.

Quand nous arrivâmes à Nhatrang, en 1904, le bâtiment principal de l'Institut allait être terminé. Le



UNE TORTUE APPORTÉE AU LABORATOIRE POUR DES EXPÉRIENCES.

premier étage était affecté à la bibliothèque, au laboratoire du Dr Yersin, à ceux de mon mari et du vétérinaire; le rez-de-chaussée comprenait les salles de manipulations et de saignée des animaux avec la chambre des autoclaves et des fours à flamber. On trouvait à côté les différentes installations pour la machine à glace, la photographie, la conservation des sérums; puis les cages pour les singes, les cobayes et les rats; enfin, les écuries des grands animaux. Tout à fait à part étaient les chevaux et les vaches qui servaient au personnel de l'Institut et qui n'étaient pas en traitement. La préparation des sérums destinés à combattre la peste humaine et la peste bovine demande un nombre d'animaux plus considérable qu'on n'aurait pu raisonnablement en nourrir à Nhatrang, où le sol est sablonneux et la végétation pauvre. Il fallait aller chercher au loin l'herbe qui constitue leur principale nourriture. C'est pourquoi les réserves des troupeaux se trouvent à l'île Trê et à Suoi-Giao.

Suoi-Giao ou « Concession Yersin », comme l'appellent les cartes géographiques, est une vaste propriété, à dix-huit kilomètres environ de Nhatrang, et qui a été offerte par la colonie au Dr Yersin. On y cultivait d'abord le tabac, le café, la coca, d'où l'on tire la cocaïne; mais les plantations de caoutchouc *hevea*

bresiliensis y priment tout aujourd'hui. Elles sont déjà en plein rapport. On a récolté ces dernières années plus d'une tonne du précieux caoutchouc. Deux ménages européens vivent sur la plantation : M. Pernin est chargé surtout de l'élevage et des petites cultures, M. Vernet des caoutchoucs. De vastes laboratoires sont aménagés pour toutes les études se rapportant au caoutchouc et à sa préparation industrielle. Le Dr Yersin

a ainsi montré quel parti on peut tirer du sol de l'Annam pour de nouvelles cultures qui enrichiront la colonie.

Contrairement à Nhatrang, Suoi-Giao est très malsain ; sa réputation à cet égard est si bien établie parmi les Annamites que le recrutement des coolies y est rendu difficile. Les blancs y étaient aussi malades que les indigènes jusqu'à ces dernières années, avant que les ouvertures des maisons ne fussent protégées par des toiles métalliques. Tandis que les Européens et leurs familles n'ont plus de fièvre, les Annamites, qui n'usent d'aucune protection contre les moustiques, meurent toujours en grand nombre. Il est en effet établi aujourd'hui que la fièvre est donnée par les moustiques. On en distingue différentes



LE PASSEUR ET LES FEMMES ALLANT AU MARCHÉ (page 73).

espèces qui sont plus ou moins dangereuses ; mais les pires, les *anophelines* pullulent à Suoi-Giao. Les moustiques ont absolument besoin d'eau pour y déposer leurs œufs et les faire se développer. Comme ils ne s'éloignent pas beaucoup de leur habitat, il n'y aura pas de moustiques dans un pays dépourvu d'eau ; mais il est souvent très difficile de débarrasser une contrée marécageuse ou sujette à des inondations de toute eau stagnante.

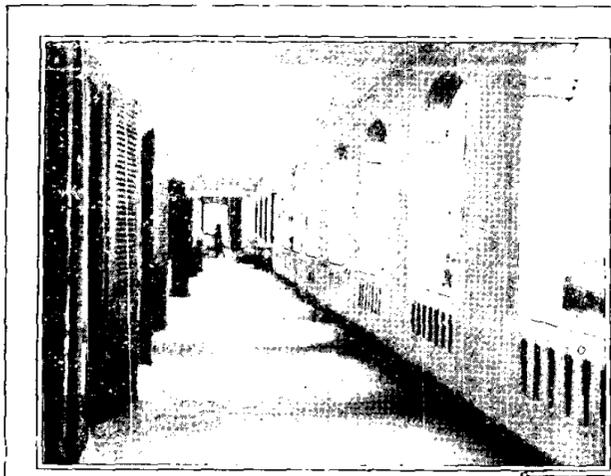
A Nhatrang, tout contribuait à écarter les moustiques : sol sablonneux, végétation clairsemée, absence de mares et même de rivière dans le voisinage, éloignement des centres indigènes. Il suffisait d'y couvrir les puits et de répandre du pétrole sur les nappes d'eau stagnante. A Suoi-Giao, ces précautions ne suffiraient pas : il y existe non seulement des rizières et des canaux, mais des marais qu'on ne peut ni pétrolier, ni drainer. Il a fallu trouver autre chose. Comme le moustique dangereux, l'anophèle, ne pique guère que le soir et dans la nuit ; c'est donc à ce moment qu'il faut se soustraire à son atteinte. Malheureusement on ne peut demander au colonial le plus soucieux de l'hygiène de dîner à cinq heures pour s'enfermer dans sa moustiquaire avant la tombée de la nuit. La seule détermination raisonnable à prendre c'est de protéger toute la maison avec de la toile métallique. C'est un système qui, sans arrêter la brise, met à l'abri de toutes les mouches et moustiques. On devrait bien le voir se généraliser : on éviterait ainsi non seulement des piqûres fort désagréables, mais encore la plus terrible des maladies tropicales, la fièvre.

Les bœufs sont envoyés à Nhatrang suivant les besoins du laboratoire. Ces fournisseurs de sérum ne peuvent pas être saignés trop souvent ; quand ils ont rempli leur office, on les renvoie à Suoi-Giao pour se refaire. Les vaches laitières destinées à l'usage du personnel de l'Institut doivent être changées fréquemment, car ces bêtes ne donnent que très peu de lait dès que leurs veaux ont atteint trois mois ; leur rendement maximum n'est pas d'un litre par jour. Encore, la traite est-elle singulièrement malaisée ; les Annamites ne boivent pas de lait eux-mêmes et n'en donnent pas à leurs enfants ; il faut donc leur enseigner comment s'y prendre pour traire et surveiller toutes leurs opérations. Ils ne voient pas la nécessité d'user de récipients propres ou de se laver les mains ; la plupart de leurs vaches sont si difficiles à approcher qu'il faut parfois leur attacher les quatre membres. Les troupeaux de l'île Tré abandonnés à eux-mêmes retournent presque à

l'état sauvage; et, quand il fallait les faire revenir à Nhatrang, l'embarquement était singulièrement délicat. Pour le débarquement, on usait d'un stratagème bien annamite : les bêtes étaient jetées à l'eau un kilomètre environ avant d'arriver, de sorte qu'elles étaient suffisamment domptées par la fatigue quand elles abordaient.

Mon mari était le premier médecin titulaire du poste de Nhatrang. Les Européens virent sans doute arriver un docteur avec plaisir, mais les Annamites, dont les maladies sont d'un plus grand intérêt scientifique, hésitèrent avant de se confier à lui. Tout d'abord, il n'eut à traiter que des cas désespérés, des moribonds que les médecins annamites ou chinois avaient abandonnés. Mais un revirement ne tarda pas à se produire. Un jour, des pêcheurs de Cuao Bè portèrent à l'infirmerie un de leurs camarades couvert de sang et grièvement blessé; il avait été à la pêche la nuit, comme d'habitude, et vers le matin il avait sauté dans l'eau pour lever son filet; s'aidant d'un gros bambou, il nageait rapidement et ramenait avec ses camarades le filet vers le bord; tout à coup, les pêcheurs virent avec terreur un énorme requin qui s'avancait à la poursuite des poissons, et qui vint se heurter avec eux au filet; surpris, le squalo tourna à angle droit, passa près de deux hommes sans les toucher, mais s'élançant sur le troisième, il le saisit par la jambe; le pauvre diable se débattit désespérément, tandis que les marins restés sur le bateau suivaient la scène et poussaient des cris épouvantables; le monstre lâcha sa proie et disparut; mais déjà la terrible mâchoire avait fait son œuvre.

Quand le blessé fut hissé à bord, le sang coulait en abondance d'énormes blessures; les Annamites, avec tout ce qui leur tomba sous la main, firent une compression qui, par bonheur, tint bon jusqu'au bout. En toute hâte, le blessé fut porté au village, où la principale autorité médicale indigène l'examina, puis déclara qu'il n'y avait pas le moindre espoir de le sauver; le médecin annamite avait vu un bon nombre de cas analogues et, sans exception, les malheureux qui échappaient à l'horrible perte de sang ne tardaient pas, affirma-t-il, à succomber d'une autre façon, car il attribuait aux blessures du requin comme à celles du tigre un maléfice surnaturel. On mit néanmoins le malheureux sur un palanquin pour l'apporter à l'infirmerie, où mon mari l'examina. Le fémur était mis à nu sur une grande étendue, les muscles pendaient arrachés, le mollet était détaché, le sang ruisselait de partout; il fallait se hâter. Mon mari plaça la bande de caoutchouc et se prépara à amputer la cuisse. Les Annamites n'avaient jamais entendu parler d'une chose semblable; ils étaient consternés. Une vieille femme se jeta à ses pieds. « Sauvez mon fils, criait-elle, mais je ne veux pas que vous lui coupiez la jambe! » Elle n'écoutait pas les paroles rassurantes du docteur, pleurait et poussait des gémissements, ce qui peut passer ici pour un phénomène tout à fait extraordinaire, car les Annamites, même en face de la mort, ne perdent jamais leur impassibilité. Mais comme ce n'était pas le moment de s'attendrir, mon mari fit enlever la pauvre vieille et

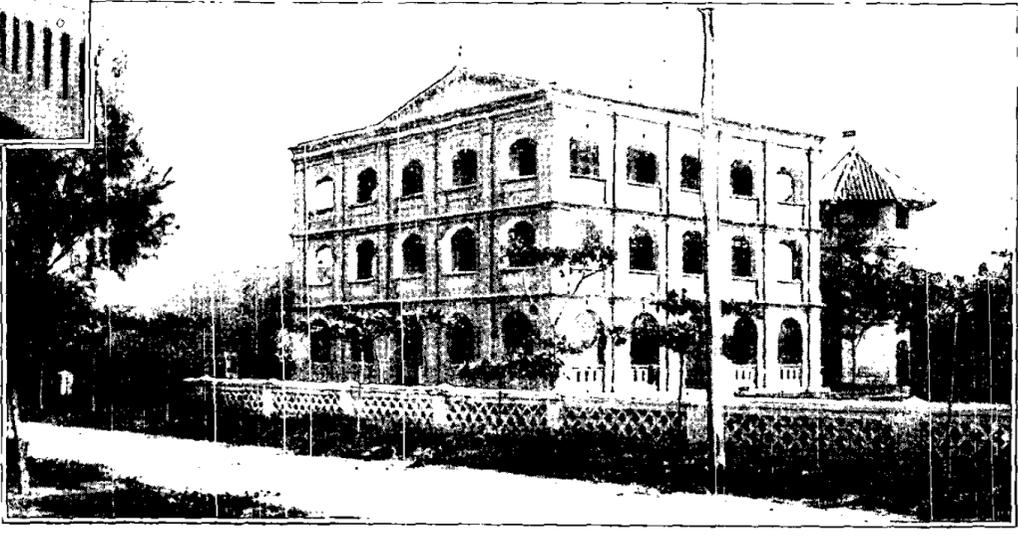


LE 1^{er} ÉTAGE DE L'INSTITUT ÉTAIT AFFECTÉ A LA BIBLIOTHÈQUE, AUX LABORATOIRES DU D^r YERSIN ET DE MON MARI.

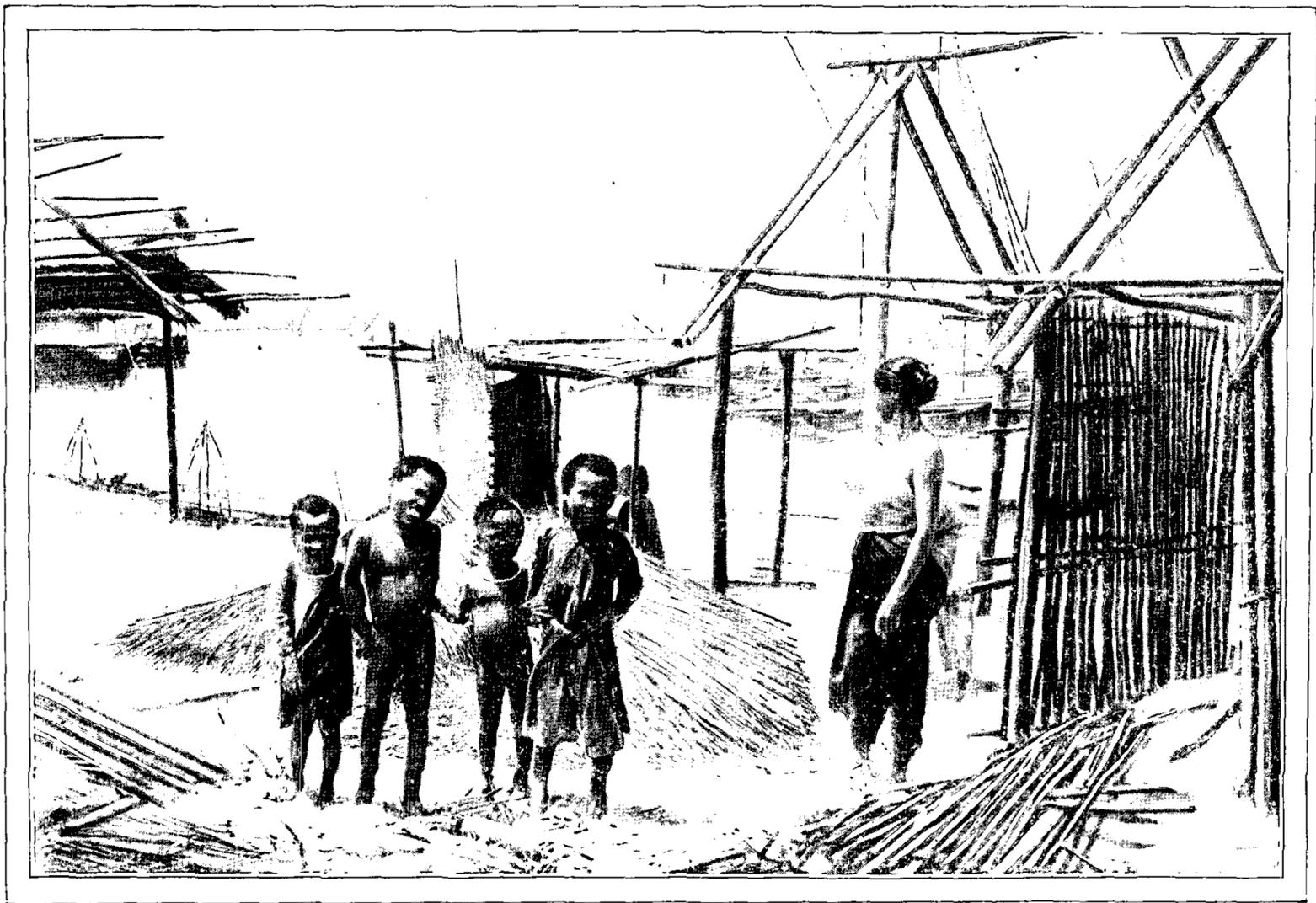
demanda au malade lui-même l'autorisation de l'opérer.

Pendant ce temps, les infirmiers, — des novices à peine dégrossis, — multipliaient les bévues. L'un enfonçait la compresse de chloroforme jusque dans la bouche du malheureux et l'étouffait à moitié; l'autre

touchait avec ses mains le coton stérilisé : on dut le faire sortir. Néanmoins, l'opération fut menée à bien. J'arrivai à l'infirmerie pour le dénouement; j'avais attendu mon mari à déjeuner plus de deux heures! J'étais venue moi-même le chercher. Par la porte ouverte, je vis un petit groupe autour de la table d'opération où gisait un corps nu et ensanglanté; c'était la première fois que cela m'arrivait et je frissonnai du peu que je



LA MAISON DU D^r YERSIN A NHATRANG (page 68).



LA CONSTRUCTION D'UNE CASE ANNAMITE.

vis. L'air assuré et tranquille de mon mari me surprit étrangement, car j'étais trop émue pour bien comprendre la satisfaction que l'on doit éprouver en sauvant une existence humaine. Peu après le malade fut porté dans son lit et j'allai le voir; c'était un jeune homme de vingt ans peut-être! Le lit n'avait ni coussin ni matelas, c'était seulement une natte sur des planches; une natte pour un malheureux qu'on allait immobiliser pendant plusieurs jours! Mais les lits annamites ne sont point autrement faits. Dès qu'il fut réveillé, nous quittâmes l'infirmierie. Le même soir, j'accompagnai mon mari dans sa dernière visite aux malades, après le dîner. Deux femmes se tenaient près de l'amputé : l'une était sa mère qui avait retrouvé tout son calme, l'autre était sa femme. Malgré ses dénégations l'opéré était marié. Sa mère l'avait nié aussi pour éviter que la femme ne soit amenée à consentir à l'amputation.

Le malade se rétablit. Cette cure fut vite connue, et l'on en parla dans toute la province. Non seulement les Annamites n'avaient jamais vu de guérison après des blessures de requin, mais ils ne croyaient pas une amputation possible. La réputation du docteur était faite : les malades allaient venir en grand nombre.

Les Annamites sont des malades déconcertants avec leurs mille superstitions et leur amour de l'indépendance. Des opérés s'en vont avant qu'on leur ait enlevé les fils de suture; d'autres disparaissent au moment le plus critique de leur affection. Un soir, nous discutons les moyens de procurer une jambe de bois à un amputé qui avait déjà reçu des béquilles dont il se servait à merveille; un appareil aurait été pour lui d'un prix incalculable, car il aurait pu gagner sa vie presque comme auparavant; le matin suivant, nous apprîmes qu'il était parti. Les béquilles avaient suffi à notre protégé pour disparaître. Nous n'aurions jamais cru tout de même qu'un homme avec une seule jambe aurait pu filer ainsi.

Pourtant, parmi les indigènes qui s'en allaient sans crier gare, quelques-uns revenaient apporter à mon mari des présents témoignant de leur gratitude : quelques bananes, des œufs. Une fois, je vis à la porte de notre jardin un pauvre vieillard tout brisé par l'âge; ses haillons et ses cheveux en désordre révélaient son extrême pauvreté. J'allais lui donner quelque chose quand, avec un flot de paroles incompréhensibles, c'est lui qui me remit un cadeau : deux œufs! Mon mari ne se rappelait même pas l'avoir traité.

J'ai parlé des superstitions religieuses des indigènes; elles ménagent beaucoup de surprises au médecin. Certain jour il arriva qu'un employé de l'infirmierie tomba malade. Comme c'était un excellent serviteur, mon mari se donna la peine de l'aller voir matin et soir pendant plusieurs semaines; la fièvre à la fin céda et la convalescence commença sans trop de complications. Cependant, un soir que j'accompagnais mon

mari chez le malade, nous trouvâmes la case pleine de monde; la chambre était d'ailleurs dans une obscurité presque complète; seuls, des cierges éclairaient faiblement une extrémité où l'on distinguait un autel et l'image de Bouddha. Nous nous dirigeâmes vers le lit où était couché d'habitude notre patient. Pour la première fois il s'était levé et manifestait une grande agitation: ses yeux étaient brillants, ses joues très rouges. Il nous expliqua qu'une grande cérémonie religieuse allait avoir lieu en l'honneur de sa guérison et que le bonze qui officiait était un des plus célèbres du pays. Nos yeux s'habituant à la demi obscurité, nous distinguons maintenant très bien l'autel; il était chargé, outre les vases rituels, de jarres d'alcool, de corbeilles de fruits et de fleurs, de poulets rôtis, de canards laqués et d'un petit cochon bien verni. Le bonze était un homme âgé aux cheveux gris coupés court; il portait une longue robe de soie verte. Tantôt il se livrait à des contorsions du corps accompagnées de gestes des mains, tantôt il se tenait en contemplation dans une immobilité de statue. Finalement, à un signe de sa main, on lui tendit un vase rempli d'eau; il le porta à ses lèvres, remplit sa bouche, puis, avec beaucoup de dignité, se tourna à droite, à gauche, et aspergea tout alentour, fruits, fleurs et rôtis.

Le mouvement qui se produisit dans la salle après cette aspersion sembla signifier que c'était la fin de la cérémonie. Au silence religieux de tout à l'heure succéda un grand vacarme. Le prêtre enlevait pendant ce temps ses ornements sacerdotaux et reprenait ses habits ordinaires. Se dirigeant vers la porte il dit quelque chose à voix basse aux indigènes près de lui; ceux-ci se précipitèrent vers l'autel et s'en allèrent en procession avec les fruits, les rôtis, le cochon et toutes les offrandes sacrées. L'autel était dévalisé. Le jeune convalescent se tourna alors vers nous et nous dit: « Fini, malade. Maintenant monsieur bonze guérir moi!... » puis, sur un ton plus bas: « Lui, manger tout! »

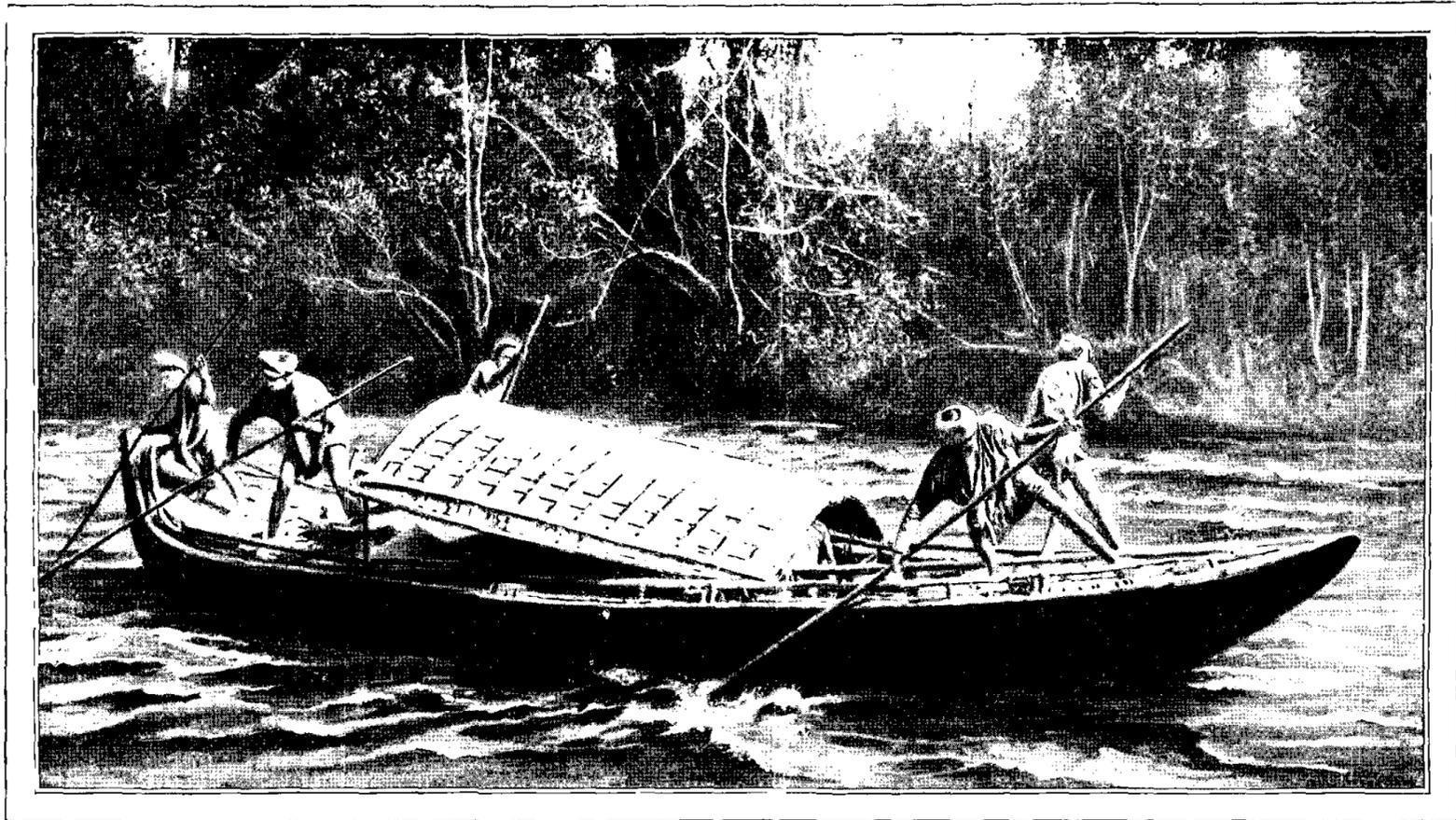
Des incidents comme celui-ci ont un côté comique qui sauve la situation; mais parfois il en est d'autres qui sont légèrement décourageants! Un malade qui s'échappe, c'est surtout ennuyeux; mais une température mal observée, des préparations microscopiques qu'un aide maladroit lave consciencieusement avant qu'on les ait regardées; un animal en expérience depuis plusieurs mois qui disparaît soudain parce que les indigènes l'ont enterré sous des tas de chaux avant l'autopsie tant attendue, voilà qui est plus grave de beaucoup! Plus d'un Annamite peut devenir un garçon de laboratoire adroit et intelligent; mais il en est aussi qui, pour s'épargner de la peine, ont recours à des enfantillages incroyables qui compromettent les meilleures expériences. Quoi qu'il en soit, pour un chercheur convaincu, les difficultés n'existent que pour être surmontées. Sous les tropiques il faut peut-être, pour arriver à un résultat, plus de persévérance et de patience qu'en Europe. L'Institut Pasteur de Nhatrang n'en manque pas; il remplit bien son rôle. Comme les autres Instituts coloniaux, il travaille avec énergie à libérer l'homme des maladies qui retardent le progrès sous les tropiques: les résultats qui ont déjà été obtenus font bien présager de l'avenir.

(A suivre.)

GABRIELLE M. VASSAL.



SUR LA PLAGE GROUILLENT DES ENFANTS...



NOS EXCURSIONS MULTIPLIÉES ME PERMIRENT DE CONNAITRE JUSQU'AUX COINS LES PLUS RECLUS DE LA CONTRÉE (page 78).

MES TROIS ANS D'ANNAM¹

PAR GABRIELLE M. VASSAL

Traduit et adapté par le Dr J.-J. Vassal.

II. — Description de Nhatrang. — Notre jardin. — Village annamite et village tonkinois. — Pagodes et tombeaux. — Promenades dans les environs. — Les troupeaux de buffles et leurs jeunes gardiens. — Spectacles du soir. — Aventures de chasse.



QUELQUEFOIS NOUS SURPRENIONS LES FEMMES DANS UNE DE LEURS OCCUPATIONS FAVORITES (page 80).

NHATRANG est situé à l'entrée d'une vallée relativement étroite qui est fort bien ventilée; la succession des brises de mer et des brises de terre s'opère presque toute l'année avec beaucoup de régularité. L'eau potable est excellente; elle provient de puits où elle a filtré à travers les sables; aussi Nhatrang est-il un endroit salubre. Les cas de malaria et de dysenterie y sont inconnus parmi les Européens. Ceux que l'on y rencontre parfois proviennent de l'intérieur de la province. D'ailleurs, cette salubrité naturelle est encore augmentée par des mesures d'hygiène mieux observées ici que dans le reste de l'Indo-Chine, comme par exemple la séparation des blancs et des jaunes. Les habitations des Européens sont construites le long du rivage de la mer, tandis que les indigènes se tiennent plus volontiers sur le fleuve et sur une bande de sable appelée « Pointe des Pêcheurs »; celle-ci forme une jetée naturelle qui convient en effet au mouillage des bateaux et au commerce du poisson et qui vient finir au point où l'embouchure du fleuve est le plus étroite. Il y a là un service de bac, où les indigènes, des femmes surtout allant au marché, passent et repassent continuellement, du lever au coucher du soleil; elles restent blotties dans le fond du bateau; on ne voit que le fouillis des chapeaux et des paniers; au débarquement, elles relèvent le bas de leur pantalon et pataugent consciencieusement dans l'eau après avoir dégagé non

sans peine leur personne et leurs marchandises. Quand le bateau repart, d'autres passagères accourent et surchargent tellement le bateau qu'il menace de couler. Les faibles protestations du passeur sont immédiatement couvertes par une tempête de clameurs indignées. Que peut le pauvre homme contre tant de

1. *Suite. Voyez page 61.*

femmes dont la voix est perçante et le vocabulaire fourni? Aussi la frêle embarcation chavire-t-elle parfois; mais tous les Annamites, y compris les femmes, nagent comme des anguilles, et ces baignades intempestives ne sont jamais des noyades. Malheur toutefois au passeur qui leur a fait perdre quelques oranges ou du riz! Sur la plage grouillent des enfants : des douzaines de petites formes souples jouent au bord de l'eau ou font des cabrioles et des plongeurs dans la mer.

C'est dans l'après-midi que le village montre le plus d'animation, à l'arrivée des bateaux de pêche. Le pêcheur met à la voile à l'heure où s'élève la brise de terre, c'est-à-dire le soir; il pêche toute la nuit au filet, à l'aide de torches, et regagne la rive à l'aube en profitant de la brise de mer. Ses pêches sont toujours fructueuses : les bateaux à peine amarrés sont assiégés par une foule empressée de femmes, qui marchent dans l'eau et remplissent de poisson des paniers et encore des paniers. Il n'est pas rare de trouver parmi le fretin ordinaire une magnifique pièce, telle qu'un requin; celui-ci est traîné sur le sable où une femme est solennellement désignée pour dépecer le monstre; maniant son long couteau avec dextérité, elle découpe la bête en tranches nettes et régulières; elle en a l'habitude! La distribution est rapidement menée : le monstre disparaît morceaux par morceaux dans les corbeilles.

La plus grande partie du poisson est portée dans l'intérieur du pays, surtout à « La Citadelle », qui est la capitale annamite et la résidence des grands mandarins provinciaux. Les femmes comme les hommes font office de porteurs. On croise sur la route leurs longues files qui s'avancent à toute allure, celle à peu près d'un cheval au trot, sans s'arrêter, pendant une douzaine de kilomètres.

Quand nous arrivâmes à Nhatrang, l'enclos autour de la maison désigné sous le nom de « jardin » était aussi sablonneux et sec que la plage elle-même. Notre premier soin fut d'acheter de la bonne terre dans un village situé sur les rives du fleuve, et quand les sampans nous en eurent apporté une provision suffisante, nous arrêtâmes un plan digne d'un horticulteur : massifs variés et sentiers aux courbes gracieuses. Mais ce fut moins facile de passer à l'exécution. Le coolie que nous avons pris comme jardinier n'avait jamais travaillé auparavant dans un jardin d'Européen; ses connaissances en agriculture étaient limitées à la culture du riz; c'est sur le modèle d'une rizière qu'il fit nos massifs. Il bâtit avec de l'argile des



AU COURS DE NOS PROMENADES NOUS METTONS PARFOIS PIED A TERRE ET LAISSONS NOS CHEVAUX A UN INDIGÈNE (page 81).

bordures à pic qui possédaient le double avantage, en été, de retenir l'eau et, en hiver, de ne pas laisser les fortes pluies entraîner la terre, mais ce n'était pas extrêmement gracieux. Heureusement, nous découvrimos bientôt une petite plante au feuillage rouge qui poussait bien : elle cacha très vite les vilaines bordures des massifs. Nous avons assez à faire de garder nos massifs à leur place sans chicaner le coolie sur ses méthodes de bordure. Dès que nous avons le dos tourné, il mettait les parterres où nous voulions les sentiers et les sentiers où étaient les parterres. Il ne comprenait pas un mot de français, de sorte que mes ordres donnés par signes et sans explications devaient lui paraître

un peu fous. Il s'étonnait d'avoir à user de fumure pour les plantes : se sert-on d'engrais pour les rizières? Il aurait de beaucoup préféré que les allées fussent rectilignes; pour lui, les courbes n'avaient aucune raison d'être et manquaient de beauté. D'ailleurs, il restait toujours calme et travaillait très consciencieusement.

En Europe, il y a peu de désagréments et beaucoup de plaisir à diriger les divers travaux d'un jardin;

mais ici, avec un soleil aveuglant dans les yeux et une chaleur torride dans le dos, il n'en est point de même. Mais on en est dédommagé largement, car la verdure délicate et les riches couleurs des fleurs font d'un jardin une véritable oasis au milieu d'un désert; en Angleterre, avec les champs voisins et les haies, on ne sent pas un tel contraste.

Au moment où j'écris ces lignes, deux années se sont écoulées depuis notre arrivée à Nhatrang et j'ai sous les yeux, à la place de sable jaune, une merveilleuse floraison dont les teintes s'avivent sur la verdure des pelouses. Des instruments de jardinage nouveaux dans le pays ont fait leur apparition : rouleau, tondeuse et cisailles. Le jardinier a été abasourdi d'avoir à tondre de l'herbe; mais, quand cela fut devenu une pelouse il s'est pris à aimer son œuvre. Peut-être le gazon a-t-il un aspect de jeune semis de rizière qui touche son cœur d'Annamite!

Les flamboyants au fond du jardin sont en pleine floraison; leurs

taches d'un rouge écarlate éblouissent les yeux. Près de la maison, par les portes grandes ouvertes, les caféiers envoient leur parfum. La fleur du caféier est du blanc le plus pur; elle est si régulière qu'elle semble artificielle; elle dure deux jours, mais elle revient deux fois par mois; l'arbuste se couvre alors tout d'un coup d'une véritable neige; on est très étonné au matin de le trouver chargé de fleurs alors que la veille on n'avait même pas aperçu les boutons; chaque fois c'est une charmante surprise d'être salué au réveil par ces effluves embaumés. Là-bas se trouvent les filaos, sortes de pins tropicaux dont on retrouve de nombreux spécimens le long des rues du village; leurs fines aiguilles sont très délicates et la brise fait en se jouant parmi elles un murmure que les poètes ont noté, mais elles ont l'inconvénient de tomber en masses et de former un tapis serré où il n'y a place pour aucune plante. Cependant, nous avons fini par acclimater des pervenches roses et blanches qu'on trouve en grand nombre sur le rivage. Plus loin, nous avons des grevilleas aux feuilles argentées rappelant certains peupliers d'Europe, quelques cecaras qui sont des arbres à caoutchouc, et des lilas du Japon. Les fleurs de ces lilas sont blanches et violet clair; elles sont très parfumées; les grappes sont moins belles que celles d'Europe, mais le feuillage est d'un vert plus délicat et plus fourni. A l'ombre de ces arbres, nous avons planté des fougères arborescentes et des capillaires, tandis que de leurs branches pendaient des corbeilles d'orchidées.

Des cycas, en grand nombre, étaient disséminés un peu partout; les cycas, que l'on prend dans la brousse, où ils poussent librement, peuvent devenir très âgés et atteindre exceptionnellement le développement d'un cocotier. Les sujets moyens, ayant de deux à dix ans, ont trois ou quatre pieds de hauteur; le sommet de leur tige trapue porte un panache de fines palmes qui tombent périodiquement; de l'extrémité de la tige sortent de nouveaux rejetons qui s'entr'ouvrent et donnent naissance à des feuilles d'une rare délicatesse; leur développement est si rapide qu'on peut presque le suivre à vue d'œil. Nous avons trouvé des cycas dans le jardin, mais ils paraissaient perdus; cependant, nous réussîmes à en sauver plusieurs en leur donnant beaucoup d'eau et de la fumure.

On nous avait aussi laissé des agaves qui devenaient trop envahissants; nous résolûmes de les détruire. Il ne fallait pas songer à transplanter ces masses dont l'approche est si bien défendue par leurs feuilles, aussi menaçantes que des épées. On nous dit qu'ils fleuriraient bientôt et que cela valait la peine de les épargner jusque-là. En effet, quelques mois plus tard, une tige surgit au milieu de la plante; elle



NOTRE PREMIER SOIN FUT D'ACHETER DE LA BONNE TERRE QUE LES SAMPANS NOUS PORTERENT (page 74).

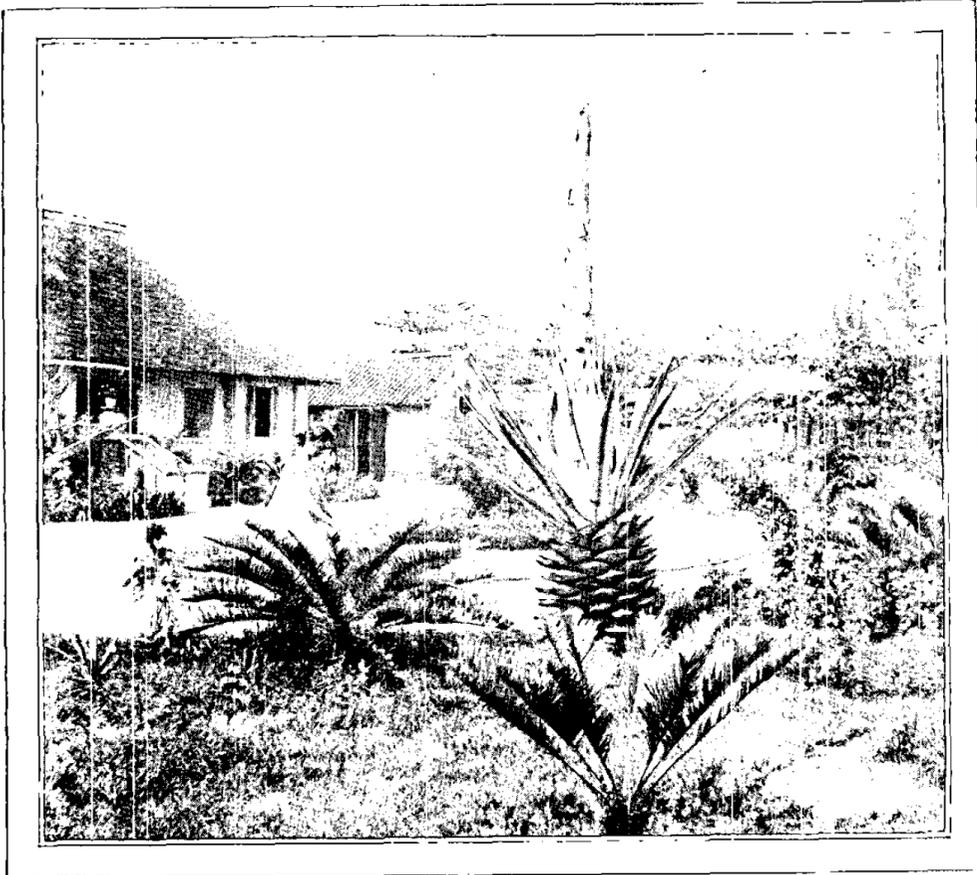
finit par atteindre 5 mètres de haut et 30 centimètres de diamètre à la base; et un bouquet de fleurs blanchâtres se balançait au sommet, bouquet à la vérité assez décevant! Mais sa destinée étant accomplie, il se prépara à mourir. Ce fut trop lent à notre gré; nous perdîmes patience. Un beau jour, cinq indigènes et un bœuf s'attelèrent ensemble pour déraciner et enlever nos malheureux agaves, dont on n'entendit plus parler. Quelques rejetons de taille moyenne furent placés dans un coin écarté du jardin, et nous trouvions au bleu ardoisé de leurs teintes un réel attrait.

Les couleurs vives du jardin venaient des arbustes, tels que les hibiscus aux larges corolles écarlates, les grenadiers aux cocardes rouge sang et les acacias amis des pagodes, dont les grappes sont jaune d'or ou rouge brunâtre; enfin les bougainvillias. Ceux-ci, quand on les arrose, restent en fleurs toute l'année. Avec l'abondante floraison de leurs clochettes de pourpre rosé, c'est la plus belle liane des tropiques. Les pâles spécimens que l'on voit dans les serres en Europe ne donnent qu'une idée bien imparfaite de leurs frères coloniaux. Deux pieds s'élevaient de chaque côté de la porte d'entrée et allaient se rejoindre pour former un arc magnifique tandis que, de la véranda, leurs grosses taches pourpres se détachaient à ravir sur le bleu de la mer. J'aimais d'autant plus ces arbustes que je les avais plantés moi-même. Ils venaient de jardins d'Annamites.

J'avais une douzaine de rosiers qui, en toutes saisons, me fournissaient chaque jour des fleurs pour la maison. Il y en avait de grosses aux couleurs pâles qui embaumaient et des petites d'un rouge sombre qui ne donnaient aucun parfum, les deux variétés du pays. Tous nos efforts pour avoir des rosiers d'Europe, acclimatés déjà au Lang Bian, avaient été vains. Il est impossible de mentionner tous les arbustes que nous avons dans notre jardin, mais je ne dois pas oublier cependant les mimosas aux petites houppes jaunes, à l'odeur si suave, ni les cocas, ni enfin les gardenias.

Nous avons également des arbres fruitiers: des bananiers aux larges et puissantes feuilles et aux lourds régimes de fruits; des papayers qui portent des sortes de gros coings suspendus à même le tronc, et si légèrement qu'ils semblent vouloir tomber sur le sol à tout moment. On attribue à la papaye des vertus digestives; aussi quelques Européens en prennent-ils à chaque repas. Nous avons goûté aux pommes-cannelle de nos arbres et aussi à nos oranges, à nos citrons, à nos ananas. Les citronnelles forment de magnifiques bouquets d'une herbe ornementale qui s'emploie en infusion chaude agréable au goût.

Nous recevions tous les six mois de Paris ou de Londres des graines toutes fraîches. Je crois que la plupart poussaient mieux à Nhatrang que dans leur contrée d'origine. Par exemple les balsamines, aussi



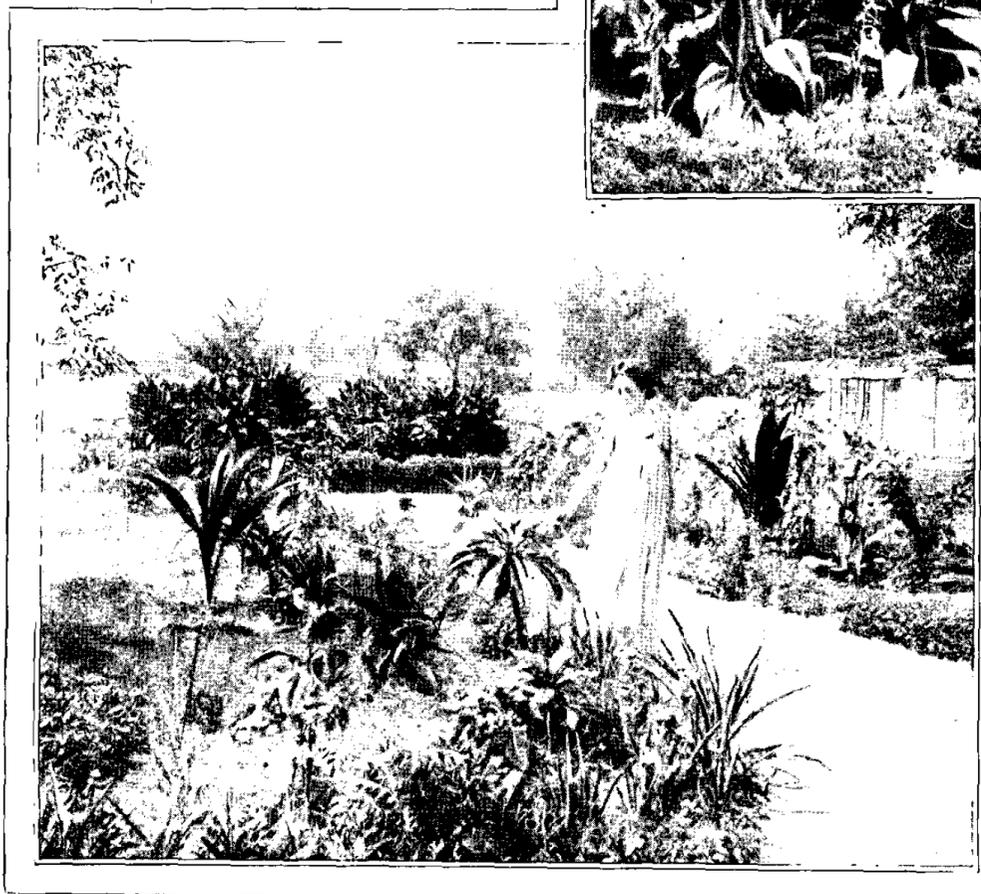
UNE TIGE SURGIT AU MILIEU DE L'AGAVE QUI FINIT PAR ATTEINDRE 5 MÈTRES DE HAUT.

grosses que des roses, et les dahlias de toutes colorations, les capucines, les cannas, les œillets d'Inde et de Chine, les zinnias, les chrysanthèmes et les pétunias. A la saison fraîche, j'avais le plaisir de récolter une douzaine de violettes par jour. Il avait fallu beaucoup de soins pour arriver à les cultiver; le jardinier s'était donné réellement de la peine! Les grands amaryllis rouges poussaient au contraire à l'abandon. Ils ressemblent à des lis de Florence, mais la fleur s'attache à la tige en faisant un angle accusé.

La végétation est très rapide: nous avons pu récolter de la moutarde et du cresson quatre et cinq jours après les avoir semés; mais il y a des contre-parties: lorsque ces graines ont été placées un peu trop profondément, elles germent en soulevant la terre en masse et n'arrivent pas, malgré leur vigueur, à percer cette croûte. En outre, il faut avoir

bien soin de faire les semis dans des caisses perchées sur des pieds qu'on isole du sol en les faisant plonger dans du vinaigre ou des solutions crésylées, sans quoi ils seraient dévorés par les fourmis. Voilà les plus grandes ennemies des jardins tropicaux. Elles s'attaquent à tout et font de grands ravages. Les fleurs en sont remplies et si vous en cueillez une sans prendre garde, vous êtes cruellement piqué.

Il y a aussi de petits crabes blanchâtres, presque transparents, aux yeux pédunculés, qui grattent terriblement autour des plantes. Ils viennent du rivage; mais notre jardin n'est pas un bon terrain de chasse pour eux, car, bien qu'ils courent très vite, ils n'échappent pas à notre chat quand ils ont une fois attiré son regard de matou siamois aux yeux bleus. Des lézards se logent quelquefois dans nos plates-bandes. Sur les rivages sablonneux du Sud de l'Annam, il y a des quantités de ces animaux qui ont toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Quand nous nous promenons en voiture, ceux qui traversent la route se soulèvent sur les pattes de devant, tournent la tête dans notre direction jusqu'à ce que nous les touchions presque; alors, ils se jettent dans le sable et se réfugient dans leurs trous. Les Annamites les trouvent bons et les mangent.



LE MASSIF DE CANNAS DONT LES OISEAUX MANGEAIENT AVIDEMENT LES FLEURS.

Ils les attrapent avec des pièges de bambou qu'ils placent à l'entrée des trous. Nous employions ce procédé avec succès.

Quant au petit lézard domestique, le margouilla, cette curieuse bête qui se promène au plafond et sur les murs de toutes les habitations tropicales, nous n'avons jamais essayé de lui faire la guerre: on dit en effet qu'il mange les moustiques et les araignées. En tout cas il fait une curée de tous les papillons et des éphémères qui sont si nombreux le soir autour des lampes. Il saisit et avale d'un trait les petits insectes; pour les

plus grands, il leur détache les ailes et ne les mange que lentement. Au début, vous craignez de voir les margouillas de votre plafond perdre l'équilibre et tomber sur votre tête, mais cela n'arrive que très rarement. Ils sont gris et beaucoup plus petits que les gekkos des pagodes ou les lézards de la plage.

Pendant un mois ou deux, les oiseaux me causèrent beaucoup de tracas. Ils venaient régulièrement à la même heure tous les matins, s'abattaient en bandes sur les massifs de cannas et, se perchent au sommet des tiges, déchietaient les beaux calices jaunes et rouges. Une corbeille superbe de trente ou quarante pieds que je voyais à mon réveil dans toute sa splendeur, était saccagée pendant que je finissais de m'habiller. Il ne restait plus une fleur intacte. Ces oiseaux, très communs dans le pays, ont une huppe sur la tête, un petit chapeau annamite, qui leur donne un air pimpant et narquois, surtout quand ils viennent d'accomplir leurs forfaits. Passe encore s'ils avaient eu la petite tête lisse et modeste des moineaux et des merles! Ils devenaient trop insolents à la fin. J'essayai d'abord de les chasser à coups de fusil, mais je criblai les feuilles et les tiges: le remède était pire que le mal. Un grand mannequin, les bras étendus, fut ensuite

CEPENDANT NOTRE JARDIN FAISAIT DE GRANDS PROGRÈS ET NOUS ÉTAIT PLUS CHER CHAQUE JOUR (page 78).

placé comme épouvantail; mais dès le second jour les oiseaux se posèrent sur son nez et sur ses mains. Il fallut avoir recours à une grosse cloche au bout d'un piquet. C'était une de ces sonnailles suisses que l'on met aux vaches dans la campagne et qui s'entendent de si loin. La ficelle aboutissait à ma table et je sonnais chaque fois qu'un oiseau s'approchait d'une corbeille. Mais j'en eus bien vite assez. Alors, je passai la consigne au cuisinier et aux boys, qui parurent s'amuser beaucoup d'avoir à faire du bruit. Ils y mirent un véritable zèle et sonnèrent à tout moment. Quand un coup de cloche retentissait plus violent que les autres, je me levais instinctivement : je me croyais encore à l'école! C'était une calamité, mais je me consolais en pensant que nos cannas étaient intacts.

Il nous arrivait aussi dans notre potager quelques dégâts du fait de nos pigeons voyageurs et de nos paons, mais nous aimions mieux cela que de les tenir enfermés. Paons, poules, pigeons et chats venaient autour de notre table à l'heure des repas. Ils nous égayaient beaucoup par leur manège.

Malgré tous ces incidents, notre jardin faisait de grands progrès et nous était plus cher chaque jour. Vraiment, s'il faut me prononcer, je suis très embarrassée : le jardin anglais a pour lui sa verdure, ses couleurs moins vives et plus nuancées; un jardin tropical est toujours en fleurs. Et puis si c'est un réel plaisir d'avoir des fleurs en Europe, aux colonies, cela tient encore plus à cœur. Un jardin fait d'une maison quelconque un « home » plein d'attraits et, dans une large mesure, aide à supporter l'exil.

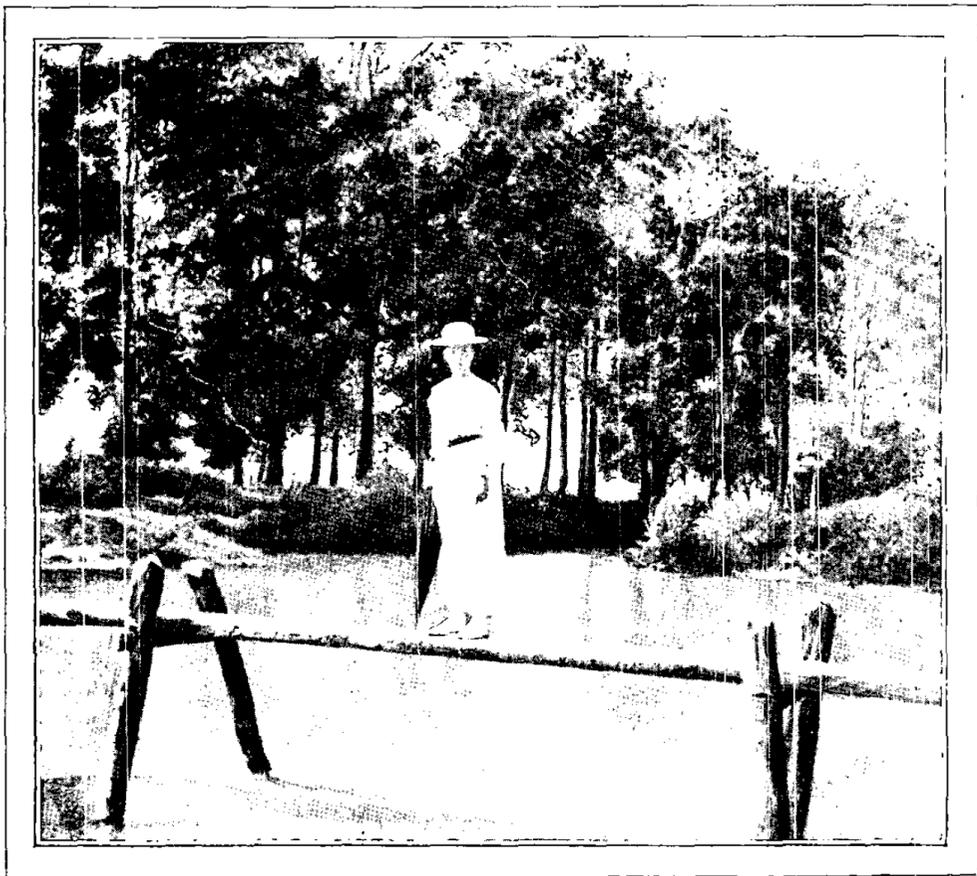
Aussitôt arrivée dans ce pays, je pris des leçons d'équitation et de tir. Sans y mettre trop de temps, je m'habituai à ne plus être terrifiée au moindre mouvement des oreilles de mon cheval ou au bruit de mon propre fusil. J'usais de la selle d'homme parce que c'est beaucoup plus sûr avec les petits chevaux indigènes et plus commode pour passer partout. Il m'avait fallu renoncer aux sports que j'avais tant aimés en Angleterre, le tennis, le hockey par exemple; mais si je les avais continués à Nhatrang, comment aurais-je pu parcourir le pays et l'étudier? Ceci me console d'avoir perdu cela. Nos excursions multipliées me permirent de connaître jusqu'aux coins les plus reculés de la contrée.

L'Annam diffère beaucoup de la Cochinchine où les routes, les voies ferrées, les canaux et les fleuves rendent les communications si faciles. La Cochinchine est occupée depuis plus longtemps que l'Annam; ses ressources naturelles et sa valeur économique ont tout de suite amené les premiers Français à y organiser des moyens de transport rapides. Il existe aujourd'hui des services très satisfaisants d'automobiles, de bateaux à vapeur, de tramways et de trains autour de Saïgon.

L'Annam ne possède aucun de ces avantages. La mer est la seule route par laquelle on se rend d'un point à un autre sans trop de difficultés. Et cependant, bien qu'il y ait sur une très longue étendue de côte

des ports relativement sûrs, il y a peu de commerce. Le cabotage est fait par des jonques, moyen de communication qui ne convient qu'aux rares Européens disposant de beaucoup de loisirs, et à des périodes où la mousson est favorable. Sur terre, il y a la route mandarine qui suit la côte du nord au sud; mais elle n'est carrossable que sur de bien faibles tronçons.

A moins de 60 kilomètres par exemple, au nord de Nhatrang, cette route se transforme en un misérable petit sentier qui se heurte bientôt au contrefort du Varella; il franchit, il est vrai, le Col du Déoka; mais il constitue un chemin des plus primitifs. Il faut s'aventurer sur des rocs presque à pic, formant les marches d'un escalier cyclopéen de trois cents mètres de haut. Les malheureux chevaux, cependant agiles comme des chèvres, s'y briseraient infailliblement les jambes et entraîneraient leurs



A LA SAISON DES PLUIES BIEN DES PONTS SONT DÉMOLIS (page 80).

conducteurs dans l'abîme si on ne les laissait pas libres d'aller à leur guise. Le Déoka, un des points les plus sauvages et les plus pittoresques d'Annam, est, grâce à cette impraticabilité, un défilé facile à garder qui a joué un certain rôle dans l'histoire. A la saison des pluies, les meilleures routes deviennent d'ailleurs



NOUS AIMONS A DIRIGER NOS PROMENADES VERS UN COUDE DU FLEUVE QUE LES BUFFLES TRAVERSENT (page 82).



MAINTES RÉGIONS ONT ENCORE TOUT L'ATTRAIT DE L'INCONNU (page 90).

impraticables, la plupart des ponts sont démolis ou entraînés par l'inondation. Alors, pour aller au village voisin, il ne reste que le cheval ou le palanquin.

L'Annam sera traversé plus tard par le chemin de fer qui ira de Saïgon à Hanoï. Les lignes Tourane-Hué et Hanoï-Thanh-Hoa-Vinh fonctionnent depuis plusieurs années. Les tronçons Saïgon-Phanrang et Phanrang-Nhatrang seront bientôt terminés. Mais la pénurie actuelle de communications retarde le développement de l'Annam, qui est plutôt pauvre. Les vallées sont fertiles, mais très restreintes pour la plupart; elles ne nourrissent que leurs propres habitants. L'Annamite, heureusement, n'a pas beaucoup de besoins et se contente de peu; aussi ne voit-on pas en Annam, comme dans des contrées même plus riches, de famines générales. Avec le riz, l'Annamite cultive le maïs, le tabac, les patates et le ricin, mais juste pour sa consommation; il n'en fait point en quantité suffisante pour un commerce sérieux d'exploitation.

Si l'Annam n'est pas très fortuné, du moins il est extrêmement pittoresque; c'est là qu'on trouve les plus beaux sites d'Indo-Chine. Il a pour lui sa côte découpée, ses montagnes, ses forêts et maintes régions qui ont encore tout l'attrait de l'inconnu. Peu de contrées réservent autant de surprises aux voyageurs et offrent une série aussi variée de paysages. Le village indigène s'étend sur une grande superficie; les maisons sont disséminées sans règles bien précises ni plan bien ordonné, sauf ceci, que les emplacements les plus recherchés se trouvent autour du marché. Il présente donc un aspect très différent du village tonkinois. Celui-ci est groupé derrière une haie de bambous, véritable rempart contre les pirates qui infestaient autrefois les provinces frontières. Quand on se rend de Haïphong à Hanoï et que l'on traverse l'immense plaine de rizières qui est le delta tonkinois, les villages dissimulés derrière les hautes tiges de bambous prennent un air mystérieux; au milieu de cette rizière qui s'étend sans limite, dans une ordonnance de jardin, il n'y a pas une case isolée; rien n'arrête le regard au delà des clôtures verdoyantes, sauf quelques pagodes qui s'élèvent sur de rares îlots de terrain trop escarpés pour y planter du riz.

Un village annamite, lui, se reconnaît à distance par ses bouquets d'arbres très verts, bambous, coco-



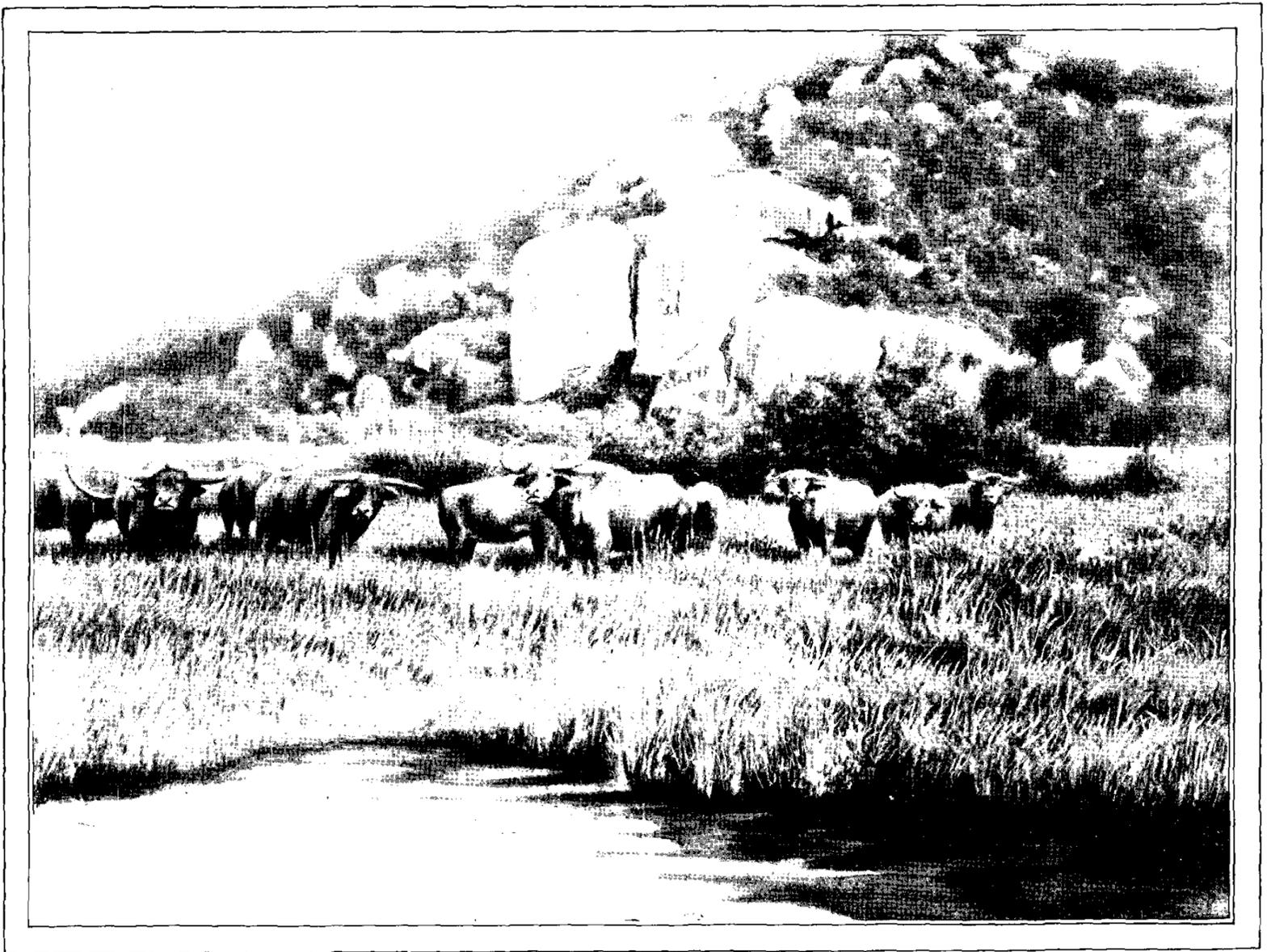
LE DÉFILÉ DU DÉOKA FORME LES MARCHES D'UN ESCALIER CYCLOPÉEN DE 300 MÈTRES DE HAUT (page 78).

tiers qui, quand ils ont atteint tout leur développement, balancent, à plus de dix mètres de hauteur, leurs grandes palmes plumeuses; manguiers, qui ressembleraient plutôt aux arbres de nos pays tempérés et dont le fruit est souvent préféré à tous les autres fruits exotiques; aréquiers dont la longue tige mince, toute droite, se termine par un bouquet de palmes — un plumeau élançé, dit-on irrévérencieusement, — et dont la noix fait partie de la chique de bétel. Il faut être au milieu de ces plantations pour découvrir les petites habitations indigènes semées çà et là, et paraissant écrasées par les majestueuses frondaisons qui les dominent.

Nous portions un grand trouble dans ces intérieurs paisibles quand nous apparaissions tout à coup. Les enfants, nus, aux formes gracieuses de bronze, surgissaient effrayés de l'ombre des arbres et laissaient inachevés leurs morceaux de canne à sucre, dont ils sont friands. Quelquefois nous surprenions les femmes dans une de leurs occupations favorites — la recherche mutuelle des parasites de la chevelure; elles s'arrêtaient un moment et reprenaient de plus belle.

Chaque habitation, ou presque, possède son petit jardin où poussent les plantes qui se vendront ensuite au marché public: maïs, tabac, canne à sucre, quelques rangées de patates, caladiums énormes dont les tubercules sont comestibles; des concombres et des salades, des maniocs (plante à tapioca). Parmi les arbres fruitiers, les plus communs dans l'enclos sont les

pamplemousses dont les fruits ressemblent à d'énormes oranges vertes, des bananiers, des pommes-cannelle, des citronniers. Quelques fleurs sont aussi cultivées pour elles-mêmes et pour leur charme, que l'Annamite apprécie: des œillets de Chine, des immortelles pourpres, des roses, des tubéreuses, des bougainvillias qui sont souvent taillés en forme de coq ou de dragon.



LES BUFFLES AUX CORNES DÉMESURÉES ET A L'AIR DÉFIANT SONT CERTAINEMENT TERRIBLES (page 82).

Toutes les maisons, y compris l'école communale et la mairie, ont les mêmes murailles de bambou tressé et le même toit de chaume. De riches propriétaires construisent en briques; mais c'est un luxe rare dans les petits villages. La brique et la pierre sont réservées généralement aux pagodes et aux tombes. Les Annamites se déclarent satisfaits pour eux d'un modeste abri; mais pour leurs morts et leurs dieux ils veulent mieux. Tandis que les habitations particulières sont souvent dans les bas-fonds, près des terrains inondés et des mares, leurs pagodes et leurs tombes occupent les plus beaux sites. Chaque colline près de Nhatrang a son sanctuaire au sommet; la vue y est souvent fort belle. Quand ils construisent dans la plaine, l'orientation prend à leurs yeux une grande importance; ils recherchent la perspective et tirent souvent le meilleur parti des beautés du paysage. Ils ne savent pas cependant, comme les Japonais en fournissent de si merveilleux exemples à Nikko et à Tokio, demander à la nature d'embellir l'œuvre architecturale.

Les tombeaux se rencontrent un peu partout. Dans le Sud de l'Annam, la forme la plus commune des sépultures est celle d'une tortue, un des animaux sacrés du bouddhisme. D'autres représentent le bouton de lotus couché ou debout, symbole dérivant probablement de la pierre emblématique du brahmanisme.

Au cours de nos promenades, nous mettions parfois pied à terre et laissions nos chevaux à un indigène pour monter jusqu'aux pagodes et jouir du panorama. L'enceinte de feuillage ou de briques du temple sitôt franchie, le bonze et les gardiens sortaient de leurs cachettes et venaient au-devant de nous. Tout en souriant et en s'inclinant, ils tenaient sans répit leurs regards fixés sur nous et ne paraissaient pas très rassurés. Ce n'est pas qu'il y eût des trésors cachés dans leur temple : les emblèmes rituels de bois peint en rouge, des vases de porcelaine grossière sur l'autel où brûlent les baguettes odorantes, quelques cloches de bronze et des gongs de cuivre en constituent les seules richesses. Par exception, nous découvrions une cloche aux fines sculptures, remarquable surtout par son âge; mais ce n'était point là un article à dissimuler dans sa poche. Les images de Bouddha et des animaux sacrés sculptés ou peints étaient parfois aussi d'un grand intérêt. Devant la porte principale des temples, à une distance de deux ou trois pas, il y a toujours une sorte de stèle en pierre qui sert de paravent et masque l'entrée. Elle est généralement ornée de dessins.

Nous découvrîmes une fois une pagode très curieusement située. Nous étions en train de chasser la bécassine autour de quelques mares tout près d'une rivière, à quelques kilomètres dans l'intérieur, lorsque,

passant devant un immense rocher isolé, nous remarquâmes un puits récemment foré. Pas de village à proximité, pas de maison. Qui donc avait creusé cela? Plus loin, nous tombons sur une plantation de maïs! Que signifiait cette culture inattendue? Nous eûmes bientôt la réponse à notre curiosité : un bonze apparut sur le rocher et, après maints sourires et discours, nous fit signe de le suivre.

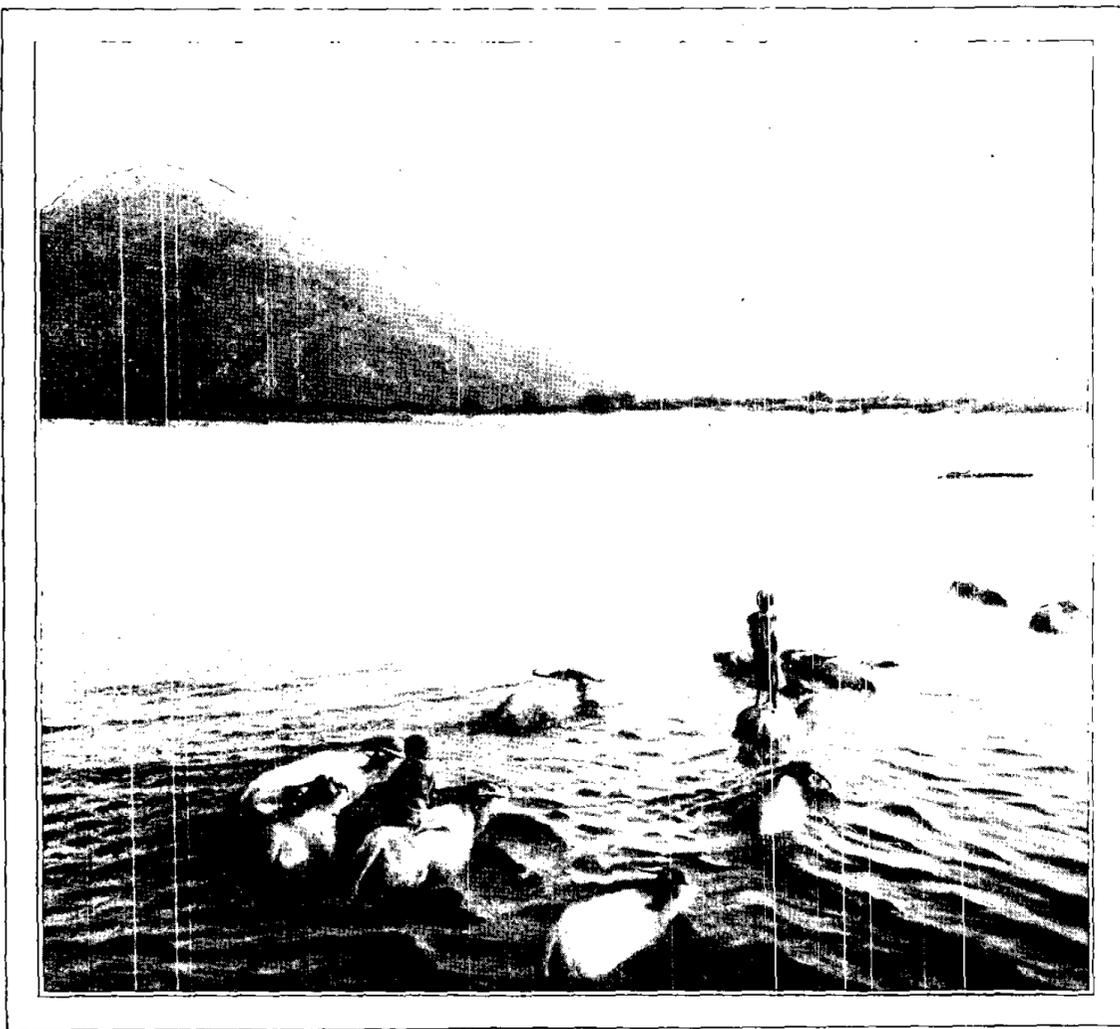
Nous passâmes par l'étroite ouverture d'où il était sorti et nous nous engageâmes de l'autre côté, dans un sentier qui montait tout droit à travers les blocs. C'était comme un tunnel escarpé et aux marches menues. D'abord, nous marchâmes sans trop de difficulté sur les traces de notre guide. La lumière filtrait par les interstices. Du dehors, on n'aurait point soupçonné l'existence de ce passage creusé dans le roc. Après une ascension de cent mètres environ et tournant en tire-bouchon, glissant d'un roc à un autre, nous accrochant au hasard, nous arrivâmes brusquement au-dessus d'un rocher énorme d'où l'on découvrirait plusieurs lieues à la ronde. Cette grotte avait été transformée en pagode : autel, cierges, cloche, rien n'y manquait. Deux petites niches de chaque côté avaient été aménagées pour servir de chambres à coucher au bonze et aux gardiens. Nous en visitâmes une seulement, qui était meublée d'une natte, d'un récipient en terre et d'un plat de riz. Pour voir l'autre, il fallait faire une gymnastique à laquelle je ne me soumis point.

J'aurais voulu, alors, pour jouir d'une plus belle vue, arriver jusqu'au sommet du roc qui surplombait la voûte. Le bonze hocha la tête. Était-ce réellement inaccessible ou ne fallait-il pas être si indiscret? Nous dûmes nous contenter de jeter quelques coups d'œil sur la campagne et la rivière sans sortir de notre place, en avançant désespérément le cou et en faisant des contorsions. Le bonze descendit avec nous le curieux escalier; il prenait grand plaisir sans doute à nos exclamations de surprise. C'était d'ailleurs ingénieux et très enfantin.

Nous aimions à diriger nos promenades à cheval vers un coude du fleuve que les buffles traversent. Au coucher du soleil, les troupeaux passent par là pour rentrer à l'étable. Ces animaux énormes, aux cornes démesurées et à l'air défiant sont certainement terribles. On ne peut les rencontrer au détour d'un sentier sans une grosse émotion. D'ailleurs, ils sont probablement très effrayés aussi de leur côté, mais ils ne le

montrent jamais : ils avancent et reculent tour à tour, aussi prêts pour la défense que pour l'attaque. Si vous ne bronchez pas, ils renifleront très fort et partiront au galop.

Que si, pour vous tirer d'embarras, vous appelez à l'aide, le gardien viendra peut-être. Ce sera le plus souvent un bambin de huit ou neuf ans, tout nu, surgissant on ne sait d'où et qui, avec quelques gestes de son morceau de bambou, aura vite fait de se faire obéir. Les buffles se dispersent vivement. Il est très curieux de voir comment de pareilles brutes se laissent mener si facilement par les enfants indigènes : ceux-ci leur en imposent avec leur petite voix aiguë et un brin de cravache; ils vivent avec les buffles depuis l'âge de quatre ou cinq ans, et les ont gardés avec un frère ou un ami à peine plus âgé



LES ENFANTS ANNAMITES SE TIENNENT SOUVENT DEBOUT EN TRIOMPHATEURS SUR LES BUFFLES POUR LEUR FAIRE PASSER LE FLEUVE (page 83).

qu'eux; à l'ombre de quelque arbre, ils ont vu chaque jour le troupeau paître de l'aube aux heures où le soleil devient brûlant, puis gagner un par un la mare voisine, se rouler dans la boue jusqu'à en garder partout une couche épaisse... Quand les buffles se sont bien établis dans le plus profond de la mare, ils restent immobiles, leurs petits yeux bleus s'agitant seuls sous les longs cils, et poussent quelques grognements

de satisfaction; il n'y a donc pas de danger qu'ils s'écartent et donnent du mal au pâtre; celui-ci n'a qu'à dormir, manger, jouer, dormir encore ou s'étendre sur le dos, écouter tout le jour murmurer les frondaisons vertes au-dessus de sa tête. Parfois, les animaux sont tellement enfoncés dans la boue qu'ils y disparaissent et on ne saurait plus où ils sont sans les bruits crépitants comme des coups de pistolet que font leurs masses quand elles se remuent et se décollent de la boue. Vers cinq heures, la chaleur tombe, animaux et pâtre se sentent revivre. Le grand événement de la journée se prépare : on va passer le fleuve. Mais les animaux prennent leurs ébats plus sagement que les enfants. Ils vont à une allure très lente dans l'eau jusqu'à perdre pied presque entièrement, et alors on ne voit surgir que leurs mufles sonores et leurs longues cornes. On croirait voir un crocodile ou quelque étrange serpent se jouant sur l'eau. Les enfants de leur côté dansent sur les berges; puis jetant la guenille qui parfois couvre leur nudité, ils sautent à l'eau, criant, s'éclaboussant, se poursuivant les uns les autres; ils s'élancent à la nage sur les buffles les plus proches, attrapent leur queue et grimpent sur leur dos, s'y tiennent debout en triomphateurs, et poussent tout le troupeau vers l'autre rive. Il y a cependant des buffles retardataires qui ne veulent pas quitter leur bain et qui n'écoutent plus leurs gardiens; alors il faut aller les chercher un par un et ce sont parfois des scènes bien amusantes.

Ce spectacle avait pour nous un tel attrait que, pour avoir le plaisir de le contempler, nous rentrions au logis souvent très tard et que la nuit nous surprenait en route. Mais c'était alors une attraction nouvelle, tout le long de la route de Cho-Moi à Nhatrang, qui est plantée de massifs épais de bambous des deux côtés. A cette heure tardive, ces arbres étaient recouverts entièrement de lucioles qui en dessinaient les contours. On distinguait les buissons et les plantes mêlés aux bambous. Si les lueurs avaient été plus intenses et plus fixes, on aurait pu se croire dans une avenue d'arbres de Noël. Mais leur éclat était intermittent, bien que le feu de toutes les lucioles de chaque arbre jaillît simultanément. Et les lueurs se succédaient d'un arbre à l'autre avec une telle vivacité qu'elles semblaient obéir à un signal. Je ne sais si les savants ont expliqué cette extraordinaire entente de millions de mouches, mais il y a là quelque chose de saisissant.

C'est le soir que grenouilles et crapauds font entendre leur musique. A la nuit, les insectes s'animent, des vols d'éphémères et d'insectes de toutes sortes remplissent l'air tandis que les concerts des crapauds commencent. C'est assez monotone et trop bruyant. Et cependant, deux heures plus tôt, les rivières et les bambous avaient une apparence de calme et de tranquillité qui empêchait de soupçonner la vie intense partout latente jusqu'à la tombée de la nuit.

Le dimanche, avec nos fusils pendus à la selle, nous jouissions plus vivement encore de l'intense vie tropicale. Nous ne sortions jamais sans tomber sur un gibier nombreux, lapins, sangliers, cerfs, coqs et poules sauvages, paons, bécassines, cailles, faisans de toutes sortes, et beaucoup d'autres volatiles.

Il y avait aussi quelques animaux plus difficiles à atteindre, et que nous ne désirions point déranger d'ailleurs. Quand nous entendions un tigre ou une panthère bondir dans un buisson ou que nous tombions sur les traces récentes d'un éléphant, nous étions assez émotionnés, surtout quand nous constatons que



UNE FEMME ANNAMITE EN COSTUME D'INTÉRIEUR.

nous n'avions pour nous défendre que des cartouches à bécassines. Le chasseur chassé n'est pas encore si rare dans la brousse annamite. Moins de cinq ans auparavant, un chancelier en résidence à Nhatrang quittait le village pour aller à la rencontre d'un camarade. On lui avait recommandé de rentrer de bonne heure ou de passer la nuit dans un village, car les tigres à cette époque étaient encore plus nombreux qu'à présent. Méprisant ce bon conseil, il rentrait à cheval le soir, sur la route mandarine, lorsque, à vingt kilomètres environ de Nhatrang, un tigre et une tigresse s'attaquèrent à lui. Perdit-il la tête, ou son arme fut-elle déviée? On ne sait. Il se contenta de décharger son revolver en l'air. Le boy annamite, qui le suivait à cheval, le vit jeté à bas de son cheval et emporté. Il ne lui restait plus qu'à tourner bride et à galoper vers Nhatrang, où il arriva à moitié fou de terreur. Plusieurs Européens partirent immédiatement au secours de l'infortuné. C'était trop tard : quand ils arrivèrent, il était déjà à moitié dévoré.

Il y a d'autres rencontres moins périlleuses, mais qui cependant sont très désagréables. Nous remontions un jour la rivière de Nhatrang quand j'aperçus un coq sauvage sur la rive. Il fallait escalader un certain nombre de rochers pour l'atteindre. Je m'approche, au prix de mille difficultés, à vingt-cinq pas, et je le couche en joue. Mais au même moment, je me sens piquée à la paupière, et, avant même de pouvoir y porter la main, je suis cruellement mordue sur tout le corps. Je jette mon fusil et, d'instinct, sans une minute d'hésitation, je déchire mes habits. J'étais couverte de grosses fourmis rouges qui s'acharnaient sur moi. Ce fut intolérable. Par bonheur, mon costume de bain était dans le sampan; je le revêtis pendant que mon mari débarrassait mes habits de la fourmilière. Un bain et quelques applications d'alcool mentholé calmèrent une démangeaison insupportable et nous continuâmes notre promenade.

Notre sampan était ce jour-là manœuvré par un Annamite et sa femme qui, couchés paresseusement dans le fond, prenaient le plus vif intérêt à nos moindres gestes. Pour le plus minuscule des oiseaux ils auraient voulu arrêter l'embarcation afin de me voir tirer quelque chose. Bientôt, le vent tomba et ils durent se lever et travailler. La voile, sorte de natte faite en lanières de coco, se mit à claquer de côté et d'autre; ils l'amenèrent donc avec beaucoup d'adresse et la roulèrent. Alors, la femme allant à la poupe, prit la rame du côté droit et posant solidement les deux pieds nus sur le bord gauche du sampan, elle se mit à manier cette rame en se balançant d'avant en arrière, avec une remarquable adresse. Ses mouvements, d'un rythme gracieux, faisaient valoir les formes élancées mais vigoureuses de son jeune corps, tandis que sa longue tunique flottait au vent. Le mari ramait de son côté en prenant bien son temps, un pied tendu en arrière pour manœuvrer le gouvernail. Deux de leurs enfants étaient aussi dans le bateau : l'aîné parfois se plaçait à côté de la mère, ses petites mains sur l'épais aviron. Il n'était d'aucun secours, mais il s'accoutumait ainsi à un exercice et à un geste qui lui permettraient plus tard de gagner sa vie.

(A suivre.)

GABRIELLE M. VASSAL.



A LA SAISON DES PLUIES LES MEILLEURES ROUTES DEVIENNENT D'AILLEURS IMPRATICABLES (page 78).



APRÈS LA REPRÉSENTATION LES ACTEURS CONSENTIRENT A POSER DEVANT L'OBJECTIF (page 96).

MES TROIS ANS D'ANNAM¹

PAR GABRIELLE M. VASSAL

Traduit et adapté par le Dr J.-J. Vassal.

III. — Visite à la briqueterie de Logoum. — En sampan. — Quelques mots sur les Tchams. — Le temple Tcham de Nathrang. — La fête du Têt; courses et jeux; une représentation théâtrale.



LA FÊTE DU TÊT. UNE TÊTE DE DRAGON IMPRESSIONNANTE (page 95).

CERTAIN jour, en remontant la rivière de Nathrang, à bord de notre sampan, nous allâmes visiter la briqueterie de Logoum. Ce petit village cuit toutes les briques dont la province a besoin. Son commerce se fait par la voie du fleuve; aucune autre route n'y mène; mais les habitants aiment leur isolement.

Aussitôt débarqués, nous fûmes entourés par les chiens qui aboyaient furieusement. Sans un des enfants qui nous avait suivis, nous aurions été sérieusement mordus. Les chiens des Européens se précipitent sur les indigènes qui essaient de pénétrer dans un enclos, mais les chiens des indigènes, par une touchante réciprocité, sont également féroces contre l'Européen. Les bêtes sont cependant parfois de la même race et de la même famille! Ces hurlements firent sortir les indigènes de leurs maisons. Ils ne paraissaient pas surpris de nous voir et le motif de notre visite les laissait indifférents. Tous les enfants, attroupés, nous suivaient à une distance respectueuse.

Après avoir circulé autour des cases, nous rencontrâmes une petite place découverte où des jeunes filles pétrissaient de l'argile avec les pieds, qui, pour cette opération, sont certainement plus commodes que les mains; mais des Européens n'auraient jamais été capables de travailler l'argile avec cette dextérité et sans perdre l'équilibre. Quand la matière a acquis la préparation et la consistance désirables, elles la divisent en briques et en tuiles avec une ficelle; elles les mettent ensuite au soleil pour les faire sécher. C'est encore avec les pieds qu'elles les alignent sur le

1. *Suite. Voyez pages 61 et 73.*

sol et elles les y laissent jusqu'à ce que le four se trouve prêt à les cuire. Le travail le plus intéressant de ces manieurs d'argile est celui du tour pour la fabrication des vases; c'est la femme la plus vieille que j'aie jamais vue qui en était chargée: ses cheveux étaient complètement blancs, ses yeux s'étaient obscurcis, sa bouche avait perdu ses dents, et son visage n'était plus qu'un réseau de rides profondes; malgré cela ses mains desséchées et ses pieds restaient agiles et vigoureux. D'un mouvement très vif, elle mettait le tour en action et les pots sortaient les uns après les autres modelés parfaitement; elle en acheva plusieurs sous nos yeux. Alors, des enfants les mirent au soleil. Ceux-ci se tenaient près d'elle, attentifs au moindre geste. Elle paraissait être traitée avec le plus grand respect — bien mérité d'ailleurs. N'était-ce pas son travail qui, depuis des années, contribuait à la richesse du village? Tous les pots étaient de la même forme mais de différentes tailles; après la cuisson, ils prenaient une couleur rouge brunâtre. Les briques et les pots, une fois terminés, sont portés aux marchés voisins ou présentés à la Résidence comme impôts en nature. Tandis que les femmes travaillaient ainsi, les hommes s'employaient à détacher les blocs d'argile des berges du fleuve et coupaient les pièces de bois pour chauffer le four. Il y avait du bois en tas dans tout le village, où il formait de véritables barricades. Il est curieux de remarquer que les habitants de ce village n'ont pas encore songé à construire pour eux des maisons de briques; ils se contentent encore de mauvaises cases où la brique et la tuile n'ont aucune part.

En revenant au bateau, j'avisai deux jolis petits arbustes dans un jardin et j'eus envie de les acheter. Je m'adressai à un Annamite qui semblait en être le propriétaire. Comme je commençais à marchander le prix avec lui, survint une femme âgée qui était probablement sa mère; elle écarta mon interlocuteur sans cérémonie et prit la parole à sa place. Je vis tout de suite que j'avais affaire à forte partie et je fus heureuse de ne payer mes deux arbustes que le double de leur valeur. Cet incident montre bien l'influence qu'une femme prend avec les années dans une maison, qu'elle agisse comme mère, belle-mère ou propriétaire. Illettrées le plus souvent et ne sachant pas aligner cinquante caractères, ce sont les femmes cependant qui chez les Annamites ont le sens le plus exact des affaires et du commerce. Les hommes leur reconnaissent cette qualité et comme ils en tirent profit, ils s'en rapportent sagement à elles. Lorsque nous remontâmes dans notre sampan, la petite famille qui en constituait l'équipage venait de terminer son repas. Nous découvrions une telle quantité de plats que nous nous demandions comment ils avaient pu préparer tout cela dans le fond du bateau.

Je me rendis bien compte des talents que possède le cuisinier annamite quand, plus tard, dans un sampan aussi, nous dûmes prendre trois jours de suite des repas de cinq services. Encore y avait-il plus



LES HOMMES S'EMPLOYAIENT AU FOUR.

de monde à bord cette fois-là, et un tel encombrement dans l'embarcation que, à chaque mouvement, notre cuisinier trébuchait dans les jambes des rameurs. C'était au cours d'une excursion sur le cours supérieur de ce même fleuve, dans une région de hautes futaies et de forêts. Le voyage ne manquait point de distractions; tous les cent mètres nous devions franchir des rapides; les rameurs se précipitaient tout à coup hors du bateau et, les uns manœuvrant à la cordelle, les autres poussant, tirant et soulevant le sampan, arrivaient à le ramener dans les eaux plus calmes. Ils poussaient des cris formidables tout en

glissant et roulant parmi les rochers. S'ils avaient davantage usé de leurs muscles et moins de leur voix, nous aurions peut-être avancé plus vite, mais le bruit leur semblait indispensable à la marche du bateau. Je me demandais à chaque rapide ce qui serait arrivé si notre esquif avait été brisé; il n'y avait pas d'autres sentiers dans la jungle que ceux tracés par les éléphants sauvages. Où ils ont passé, l'herbe est foulée et



LES ENFANTS MIRENT ENSUITE LES POTS AU SOLEIL POUR LES FAIRE SÉCHER (page 86).

pressée comme au rouleau; les branches des arbres sont brisées et les arbustes arrachés; leurs lourds sabots battent si bien le sol qu'ils font de vraies routes où il serait possible parfois de s'engager en voiture; tout de même, c'est peu rassurant, car ces routes ne mènent à aucun village. Les Annamites ne se risquent pas dans ces parages, et les Moïs, d'ailleurs clairsemés, habitent beaucoup plus loin. Sur les deux rives entre lesquelles nous allions de rapide en rapide, le fourré était si touffu que le regard ne pouvait aller au delà des premiers arbres; au-dessus de nos têtes, les branches venaient se rejoindre et nous avançons sous un berceau de verdure qui nous cachait le ciel.

Heureusement, nous arrivâmes à destination sans avoir brisé notre bateau. Le retour s'effectua en quelques heures, alors qu'il avait fallu trois jours pour monter. Les plus habiles de notre équipage s'étaient placés à l'avant du bateau et manœuvraient à la perche. Leur coup d'œil et leur adresse étaient remarquables. Il semblait par moments que nous allions être broyés contre les énormes rochers qui nous barraient la route, mais nous nous glissions entre eux et nous passions avec une vitesse vertigineuse par un simple jeu de la perche, qui exécutait des à droite et des à gauche avec un art merveilleux.

Ce fleuve fut témoin de bien d'autres aventures! La moins drôle, peut-être dans notre trajet de retour, ce fut d'être surpris par la marée descendante et d'échouer. Nous n'avions plus qu'à patienter en attendant d'être secourus. Les indigènes nous dépêchaient un de ces petits sampans grands comme un panier à linge, que le plus léger mouvement fait chavirer, mais qui passent partout. Il nous fallut débarquer sur la place du marché, pleine de monde: sains et saufs, mais peu fiers d'aborder en si piètre équipage.

Une excursion intéressante était celle du temple Tcham de Nhatrang. Mais avant d'en parler je dois dire un mot des Tchams eux-mêmes. Parmi les nombreuses races qui ont vécu en Indo-Chine, il n'en est point qui leur soient comparables. Ils ont laissé des monuments qui donnent une haute idée de leur civilisation. Après avoir dominé en Annam, ils ont disparu devant les Annamites; il reste d'eux seulement quelques représentants groupés en villages à Chaudoc et à Phanrang.

L'existence de l'ancien royaume « Cyamba » fut révélée à l'Europe par Marco Polo, qui le visita en 1280. Les Tchams se rattachent probablement au rameau malais; ils avaient emprunté leur civilisation à l'Inde. Quoique n'étant pas les aborigènes de l'Annam, ils occupaient ce pays depuis plusieurs siècles quand ils se heurtèrent aux Chinois, au II^e siècle avant notre ère. Dès cette époque, les annales chinoises les décrivent non seulement comme très avancés en civilisation, mais comme riches et prospères; leur royaume s'étendait de Saïgon au nord du Tonkin et comprenait une partie du Siam actuel. Dans les querelles entre les premiers Annamites qu'on appelait « Giao-chi », et les Chinois, ils prirent parti tantôt pour les uns tantôt pour les autres; mais finalement ils aidèrent les Annamites à se débarrasser du joug chinois. Ils ne pouvaient pas commettre de plus grande faute politique, car les Annamites se retournèrent bientôt contre eux. Désormais ce fut une rivalité qui dura plusieurs siècles et ne se termina que par la disparition de l'une des deux nations.

Sous le règne du grand empereur annamite Thanh-Tông, une formidable expédition fut préparée contre l'ennemi héréditaire. Une armée de 260 000 hommes vint attaquer les Tchams jusque dans leur capitale, située dans le Binh-Dinh actuel; la place fut prise d'assaut et saccagée; quarante mille hommes furent passés par les armes et le roi fut fait prisonnier (1472).

Les premiers missionnaires français qui abordèrent sur les côtes d'Annam, à la fin du XVII^e siècle, trouvèrent encore des Tchams établis dans la province de Khanh-Hoa (Nhatrang). Mais ces débris d'un grand peuple étaient incapables de se reconstituer et de s'arrêter dans leur décadence. Elle est aujourd'hui complète, puisqu'ils sont réduits à un nombre très restreint de familles.

Quelques types de femmes sont encore très beaux : elles sont grandes, élancées; le profil très pur du visage rappelle les Indiennes; elles portent autour de leur chevelure un large turban dont les pans retombent de chaque côté de la tête. Leur tunique ressemble au *cai ao* annamite, mais, au lieu de flotter, elle se moule étroitement sur le corps; la couleur préférée semble être le vert. Parfois, on rencontre le type tcham dans tel pauvre village Moï de l'intérieur; bien que le métissage tcham remonte à de nombreuses générations, les caractères primitifs s'accusent parfois vigoureusement, par exemple dans telle jeune fille svelte, aux traits fins, qu'on s'étonne de trouver au milieu des Moïs et vivant comme eux en sauvage.

La religion des Tchams était le brahmanisme ou l'islamisme. Ceux qui adoraient Brahma, Vischnou et Siva le faisaient sous des noms différents des noms indiens. Leurs superstitions étaient aussi très nombreuses. Actuellement, ils célèbrent encore des cérémonies particulières, relevant de l'une ou l'autre religion, mais sont aussi incapables d'interpréter le Coran que de comprendre leurs pratiques brahmaniques.

De beaux monuments et des temples Tchams se retrouvent à travers l'Annam et le Tonkin; les sites préférés pour les temples étaient généralement des collines, prises parmi les plus belles régions du pays. Le temple de la déesse Po-Nagar commande à Nhatrang le plus célèbre panorama de la province. Les temples du cirque de Mi-son (Quang-Han) sont plus complets et forment un ensemble plus imposant, mais les monuments de Nhatrang ont plus d'intérêt et plus de valeur artistique. Nous aimions à nous y rendre souvent; ils sont situés sur une colline de trente mètres environ de hauteur, non loin de la mer et de l'embouchure du fleuve. Le temple domine toute la baie de Nhatrang, les villages du Culao et de Nhatrang, ainsi que la vallée avec tous les méandres des cours d'eau. De là, on peut encore voir dans l'intérieur des terres deux lacs ou lagunes entourés par des éminences couvertes de végétation, et dans le lointain, des montagnes verdoyantes. Au coucher du soleil, cet ensemble incomparable prend de splendides couleurs. Des marches du temple, où tant de foules étaient venues pendant des siècles prier et adorer, j'aimais à évoquer la splendeur des processions et la magnificence des cérémonies disparues.



CERTAIN JOUR, EN REMONTANT LA RIVIÈRE DE NHATRANG, A BORD DE NOTRE SAMPAN... (page 85).

Les premières constructions furent probablement élevées au III^e siècle de notre ère. Le temple fut saccagé et brûlé en 774 par des pirates noirs « de petite taille, venant d'un pays lointain ». Satiavarman, le souverain tcham les poursuivit, coula leurs bateaux et rebâtit le temple en 784, suivant l'inscription qu'il a laissée. Une autre inscription dit : qu' « Indravarman éleva une statue d'or à la déesse Bhagavati », dont les Cambodgiens s'emparèrent et qui fut remplacée en 965 par une statue de pierre sous le règne de Jaya Indrovarman.

C'est très probablement celle qui existe encore aujourd'hui. Le dernier roi qui ait laissé son nom dans les inscriptions de Nhatrang est Rudravarman. Il fit don au temple, en 1064, d'objets précieux.

L'édifice, suivant la coutume tcham, s'ouvre à l'orient. Il comprend deux grandes tours de briques aux portes de pierre couvertes d'inscriptions, et d'autres bâtiments de moins d'importance groupés ensemble.

La tour principale à gauche est consacrée à la déesse Uma; c'est de beaucoup la plus importante : elle a vingt mètres de long de l'est à l'ouest, y compris le porche par lequel on pénétrait; la largeur du nord au sud est de 14 mètres, la hauteur de 18 mètres. Au-dessus de la porte, un morceau très soigné de sculpture représente un dieu dansant accoté de deux musiciens qui jouent de la flûte. On trouve à l'intérieur la belle statue de pierre de la déesse Pô-Nagar, l'ancienne Bhagavati indienne. L'idole est plus grande que nature; elle a dix bras et elle est assise à la mode indienne sur un autel de pierre; la poitrine est nue, les deux seins gonflés avec exagération indiquent la maternité; les dix bras sont ornés chacun d'un bracelet; les cinq inférieurs reposent à plat sur les genoux; ceux de gauche ont la main ouverte, la paume dressée en avant; ceux de droite ont la main fermée. Les bras intermédiaires et supérieurs tiennent différents attributs: une masse, un sabre, un plateau, une lance, une boule. La



TOUR PRINCIPALE DU TEMPLE TEHAM.



MAIS LES MONUMENTS TCHAMS DE NHATRANG ONT PLUS D'INTÉRÊT ET PLUS DE VALEUR ARTISTIQUE (page 88). — TOUR DE DROITE.

tête est couronnée d'un diadème. Elle porte un *sarong*. Il y a dans la même tour une autre statue représentant une femme assise; elle est de taille plus petite et moins finement sculptée que celle de la déesse Pô-Nagar, dont elle est d'ailleurs contemporaine. Elle est appelée dans les inscriptions « la petite déesse » et sa face postérieure porte une inscription tcham.

La tour de droite mesure seulement dix mètres du nord au sud et treize de l'est à l'ouest. La divinité est un lingam couronné d'un collier de perles sculptées, qui repose sur une dalle de pierre brune. Cette tour est la mieux conservée des deux; elle est de proportions très harmonieuses. Les ornements extérieurs

subsistant sont des bustes de femmes en assez grand nombre, à la chevelure enroulée trois fois et superposée comme un diadème; elles font partie d'une longue mortaise de pierre qui permettait de les fixer solidement entre les grosses tuiles des murailles. Les constructions voisines sont aussi des temples contenant ou des lingams ou de petites statues de divinités. Toute l'enceinte du temple était probablement fermée par une muraille de briques dont il ne reste que des traces.

L'intérieur des tours est tout petit; dans la principale, il n'y a place que pour cinq ou six personnes. C'est que le prêtre et les officiants y étaient seuls admis, les fidèles restaient dehors. Tout y baigne dans un mystérieux demi-jour, car la lumière vient seulement de la porte d'entrée. Les gardiens annamites avaient allumé pour nous des torches, mais les sculptures et les inscriptions étaient néanmoins malaisées à

voir, d'abord parce que nos guides étaient peu complaisants et aussi parce que les torches éclairaient mal. Ces gardiens sont des sortes de bonzes à la solde des Annamites, la déesse Pô-Nagar étant devenue, sous le nom de Ba-Chua-Ngoc, une de leurs divinités. Ils l'entourent d'une grande vénération; deux fois l'an, aux second et huitième mois de l'année annamite, des fêtes sont célébrées en son honneur avec danses et musique. Les marins et les pêcheurs viennent suspendre en son temple des ex-voto : souliers, habits, chandelles et lanternes. Le temple a été ainsi sauvé de la destruction.

Il existe sur la déesse une légende annamite très curieuse. Elle n'avait ni père ni mère; elle était née sur un arbre appartenant à un vieillard qui cultivait des melons. Comme tous ses fruits disparaissaient, celui-ci fit le guet nuit et jour pour surprendre le voleur; il réussit à s'en emparer : c'était la jeune déesse; mais elle était si belle que, loin de se fâcher, il l'adopta comme sa propre fille. Pendant longtemps, personne ne la demanda en mariage, puis un beau jour il vint des contrées du Nord un prince qui l'aima dès qu'il la vit. Il l'épousa et l'emmena avec lui dans son pays. Après avoir donné le jour à deux enfants, elle quitta son mari, revint à Nhatrang et demanda à un maçon de lui bâtir un temple. Le roi, ayant appris où était sa femme, envoya une ambassade chargée de la ramener ou de rapporter sa tête en cas de refus. La déesse, apprenant cela, se coupa elle-même la tête et la remit à l'ambassadeur qui regagna ses vaisseaux avec le précieux fardeau. Mais de la tête coupée surgirent des tempêtes qui coulèrent à fond les vaisseaux, avec l'ambassadeur et tous ceux qui l'accompagnaient. A partir de ce moment, la déesse devint un objet d'adoration.

En 1900, M. Parmentier, chef du service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient, vint se fixer à Nhatrang pour entreprendre les travaux de conservation du temple et continuer ses recherches sur l'art et l'histoire des Tchams. Les indigènes ne se montrèrent pas très satisfaits du bouleversement de leur sanctuaire, mais ils voulurent bien entendre raison et les gardiens-bonzes furent habilement engagés

comme principaux surveillants des coolies. Tous les présents et tous les ex-voto des Annamites furent mis de côté et respectés.

Un jour, comme nous allions rendre visite à M. et M^{me} Parmentier, nous eûmes la bonne fortune d'arriver comme un trésor venait d'être découvert. Il se trouvait à trois mètres environ au-dessous de l'autel dans une des tours. Avant de commencer les excavations, il avait fallu procéder à des travaux très longs et très fastidieux pour la consolider. A tout moment, M. Parmentier était là, suivant chaque coup de pioche et sondant les parois. Le trésor en question ne comprenait d'ailleurs que des objets de faibles dimensions et de valeur intrinsèque minime. La première pièce était un anneau d'or serti d'une pierre verte; les griffes qui retenaient le bijou étaient assez fortes et manquaient de finesse; mais la monture aurait pu être signée d'un bijoutier moderne. Il y avait aussi une autre pierre ressemblant à une opale qui aurait perdu son éclat. Si cette pierre avait été simplement du verre, cela aurait été une révélation, car on suppose que les Tchams n'ont pas connu l'industrie du verre. On nous montra en outre une théière en métal devenue verdâtre avec le temps, dont l'anse, d'une finesse remarquable, s'était détachée, puis un vase d'argent ciselé avec son couvercle. Nous admirâmes aussi un bol de riz, une boîte à bétel, et, ce que M. Parmentier estimait par dessus tout, des grains de riz qui avaient l'air encore frais. Ces grains de riz donnaient à l'offrande son caractère et sa signification; ils permettaient sans doute de dire l'intention de celui qui les



DES MARCHES DU TEMPLE, OU TANT DE FOULES ÉTAIENT VENUES...,
J'AIMAIS A ÉVOQUER LE PASSÉ (page 88).

avait ensevelis avec le reste du trésor plus de mille ans auparavant.

Beaucoup d'objets précieux, armes et parures royales, vases d'or et d'argent, ornements sacerdotaux et bijoux de femme ne se retrouvent point dans les temples. Ils ont été confiés aux Moïs par les rois tchams aux époques lointaines des guerres et des persécutions qui leur firent prendre la fuite dans la montagne



LES DANSES ANNAMITES FURENT SUIVIES DE LA PRÉSENTATION DE L'ÉLÉPHANT DU QUAN BÔ OU GOUVERNEUR DE LA PROVINCE (page 94).

pour échapper aux Annamites. Les Moïs les ont religieusement gardés. La plupart demeurent cachés dans des retraites impénétrables. On comprend de quel intérêt seront ces dépôts pour l'histoire des Tchams. Déjà quelques-uns ont été révélés et inventoriés. Les plus importants proviennent des provinces de Phanrang et de Phanri et ont été particulièrement étudiés par le R. P. Durand et M. Parmentier.

Tandis que nous accomplissions autour de Nhatrang nos premières excursions, arriva la fête du Têt, ou nouvel an annamite, qui est la plus importante du calendrier. Elle commence avec la première lune, quand le soleil pénètre dans le signe des Poissons, entre le 20 janvier et le 19 février, et dure une dizaine de jours. Il n'y a pas un seul indigène en Annam qui ne célèbre le Têt; pauvres et riches s'arrangent pour suspendre leurs travaux habituels et s'adonner aux réjouissances.

Les préparatifs de la fête sont variés mais revêtent d'abord un caractère religieux : les tombes doivent être nettoyées et ornées, les habitations époussetées et mises en ordre, surtout autour de l'autel; les longs papiers rouges avec les caractères noirs qui décorent les colonnes de la maison et de la porte d'entrée sont remplacés. A ce moment, l'argent est plus nécessaire que jamais; aussi, les indigènes font rentrer leurs créances et mettent en vente tout ce qu'ils peuvent. Les voleurs deviennent très entreprenants. Les économies des mois précédents vont s'en aller en nouveaux vêtements, en ceintures et turbans de soie, en pétards et fusées. La meilleure part sera d'ailleurs consacrée au jeu; à la fin des réjouissances, il n'y aura plus une sapèque à la maison, peut-être même les beaux habits auront-ils été joués!

Le jeu est un des plus graves défauts des Annamites; ils ne boivent pas, ne se querellent pas et sont de mœurs très douces, mais ils ne peuvent pas s'empêcher de jouer; voilà pourquoi des ouvriers habiles et intelligents sont toujours sans ressources et vivent péniblement au jour le jour. Pendant le Têt, les plus sérieux se laissent entraîner. Ce sont les Chinois qui exploitent leur vice et en tirent de notables bénéfices. Ceux-ci ne se départissent pas de leur calme, tandis que leurs partenaires s'emballent, et ils ramassent en

ces quelques jours plus de piastres que durant tout le reste de l'année. En dehors du Têt, où le jeu est toléré par les autorités, ils entretiennent des tripots clandestins. Quand un paysan a récolté et rentré son paddy, il reçoit la visite du Chinois voisin; ce dernier s'assied, cause et accepte le *choum choum* aimablement offert. Le Céleste, qui a eu bien soin de réfréner sa soif, propose finalement une partie de cartes. Vers l'aube, quand le visiteur se retire, notre pauvre paysan a perdu jusqu'au dernier grain de sa récolte. Les Chinois évincent d'ailleurs facilement les Annamites de tous les commerces de détail et tiennent par exemple toutes les épiceries où s'alimentent les Européens; de plus, ils prêtent à des taux usuraires et trouvent mille moyens de tondre les indigènes.

Le jeu le plus populaire est le « Baquan ». On le joue sur un lit de camp ou sur le sol. Un carré est divisé en quatre et marqué 1, 2, 3, 4. Les mises, représentées par des sapèques, sont placées sur chacun des numéros. Tandis que les joueurs sont autour, le banquier remplit un bol de sapèques, le secoue et en verse le contenu sur le sol. On compte quatre par quatre. Il reste à la fin 4, 2, 3 sapèques ou une seule. Si c'est trois, par exemple, le gagnant est celui qui a misé sur le trois. Il ramasse tout ce qui est sur le jeu.

Dans la maison européenne la mieux tenue, les domestiques lâchent leur service pendant le Têt. Ne faut-il pas que les familles indigènes soient au complet pour les cérémonies et repas rituels et aussi pour les fêtes qui les accompagnent? Une

de nos amies qui possède un joli talent de peintre, avait pris pour modèle un malheureux estropié qui, d'ordinaire, mendiait dans la rue. Il recevait pour ses séances de pose une rétribution qui représentait pour lui une petite fortune; de plus, il était nourri comme il ne l'avait jamais été de sa vie. Eh bien! il ne parut pas le premier jour du Têt; on alla lui en demander la raison dans son taudis : il répondit



EN 1900, M. PARMENTIER VINT ENTREPRENDRE LES TRAVAUX DE CONSERVATION DU TEMPLE DE PO-NAGAR (page 90).

qu'il ne pouvait pas travailler pendant le Têt, mais que sitôt après il se remettrait volontiers à la pose.

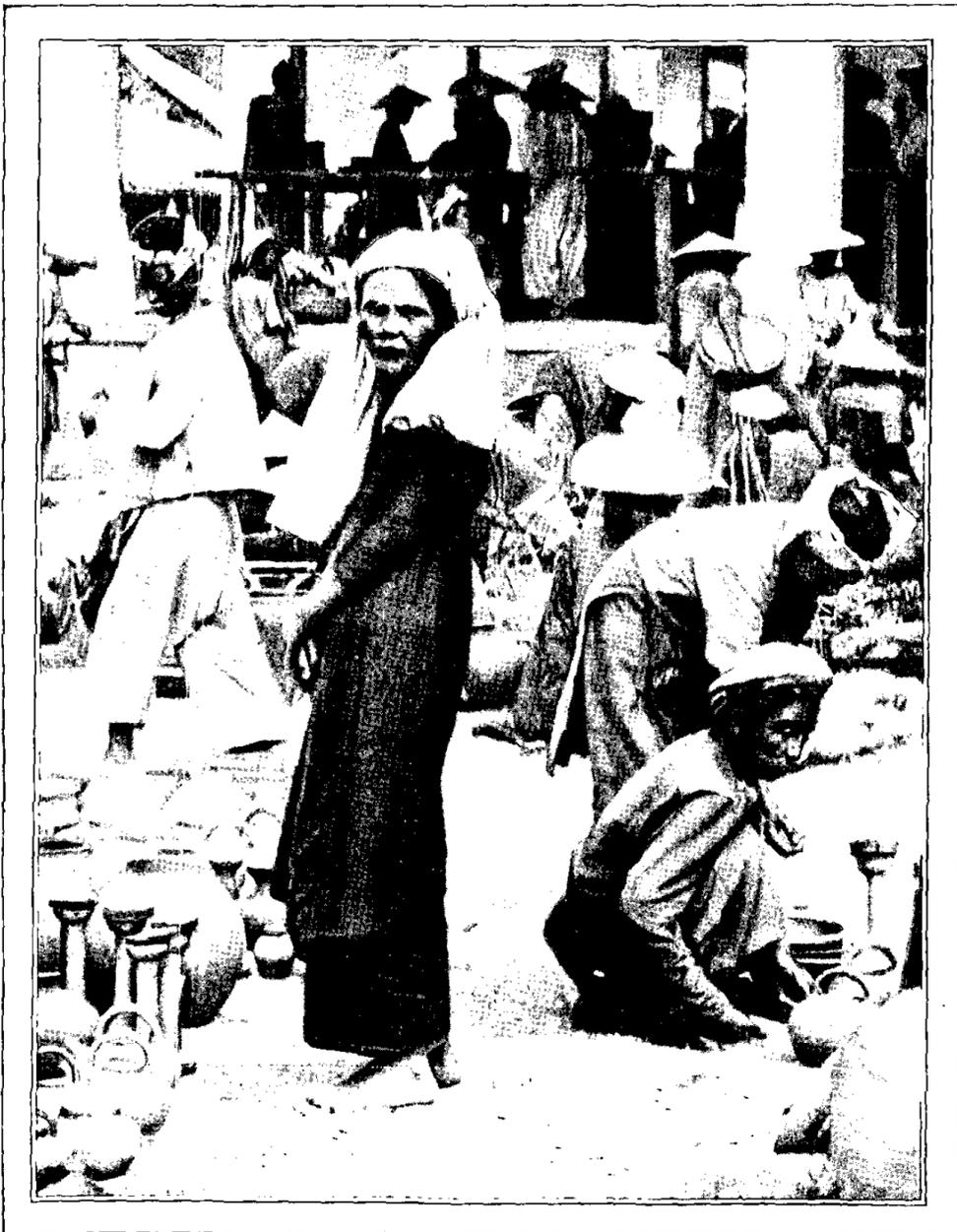
Les cérémonies du Têt ont surtout un caractère domestique; mais il y a aussi dans les villes toutes sortes de réjouissances publiques. A Nhatrang, elles étaient intéressantes, quoique beaucoup moins belles qu'à Saïgon ou Hué. Elles se passaient pour la plupart sur l'eau à cause de la proximité de la mer et du fleuve et nous y avons été témoins de plusieurs incidents fort divertissants. Il y eut une course en mer de bateaux de pêche, toutes voiles dehors, qui réunit des centaines de partants. Des joutes sur l'eau eurent le don de déchaîner l'enthousiasme des Annamites. Les combattants étaient placés un par un dans des paniers ronds de bambou tressé, capables de chavirer au moindre mouvement; il s'agissait de se diriger avec un aviron et de s'élaner sur l'adversaire. La plupart chavirèrent aussitôt abandonnés à eux-mêmes, d'autres, après quelques coups d'aviron. A chaque plongeon c'étaient des cris et des rires qui partaient du rivage.

Quand la lutte se prolongeait et que la mimique devenait plus expressive, les efforts plus désespérés, l'hilarité des spectateurs ne connaissait plus de bornes. De deux hommes assez rapprochés pour s'attaquer, c'était toujours celui qui restait sur la défensive qui l'emportait, car le seul fait de lever et de brandir l'aviron faisait perdre l'équilibre et était fatal; l'autre voyait son ennemi disparaître sans avoir esquissé un geste de défense. Les tentatives suprêmes et les contorsions des groupes qui avaient réussi à s'aborder étaient d'un haut comique. A la fin de la bataille, la rivière était semée de paniers retournés, leurs propriétaires ayant eu assez à faire de se sauver eux-mêmes. Naturellement, le gagnant fut celui qui resta le dernier à la surface.

J'assistai ensuite à une course de sampans manœuvrés par dix rameurs à la fois. Les hommes, choisis parmi les meilleurs et les plus solides pêcheurs, représentaient les plus beaux types d'Annamites de la région. Chaque bateau atteignant le but, fut accueilli avec un enthousiasme qui dégénéra en tumulte quand les arbitres déclarèrent qu'ils ne savaient pas auquel revenait le premier prix. Les sampans ne se distinguent pas les uns des autres, ayant la même forme et à peu près les mêmes dimensions. Ils sont peints en noir comme les sampans d'Annam et portent de chaque côté de la proue un œil blanc énorme, sorte de charme contre les génies malfaisants et les monstres des mers. Les rameurs n'ayant pas de marques particulières et nus jusqu'à la ceinture se ressemblaient tous. Quand la foule vit que les juges étaient embarrassés, elle cria ses opinions et ses avis; il y eut encore des complications parce que certains bateaux, au lieu de passer en dehors des oriflammes qui jalonnaient la piste, avaient passé en dedans et devaient être disqualifiés; chaque équipage se défendait et réclamait un prix.

Après ces courses, il y eut des concours de natation et des combats de lutteurs, mais les spectateurs étaient au moins aussi intéressants à observer que les champions. Avant ce Têt, je n'avais pas encore vu un Annamite sourire franchement ni à plus forte raison éclater de rire. Je ne l'aurais pas cru capable d'enthousiasme. Les enfants qui composaient la moitié de la foule avaient commencé, les parents les imitèrent.

L'après-midi, Européens et indigènes étaient rassemblés sur une grande place du village pour assister à d'autres réjouissances. On avait entouré la place d'une palissade et l'école indigène avait été transformée



LA FEMME TCHIAM PORTE AUTOUR DE LA CHEVELURE UN LARGE TURBAN DONT LES PANS RETOMBENT DE CHAQUE CÔTÉ DE LA TÊTE (page 88).

en pavillon fleuri pour les Européens et les mandarins. C'est de là que se donnait le signal des courses qui avaient lieu sur terre et que se trouvait le poteau d'arrivée. Nhatrang même compte une trentaine d'Européens. Pour le Têt, beaucoup d'autres étaient venus du reste de la province : des fonctionnaires des douanes avaient déserté leurs salines ou leurs îles, les surveillants et les conducteurs des travaux publics leurs chantiers au milieu de la brousse, et les colons leurs plantations de l'intérieur. Il en était sorti, accompagnés de leurs femmes, de régions que je croyais tout à fait inhabitées. Plusieurs d'entre eux étaient restés des mois sans voir leur plus proche voisin, tant étaient précaires les moyens d'accès. Ils ne venaient à la ville de Nhatrang que dans des occasions comme celles-ci ou pour voir le docteur. Leur abord timide disait l'existence isolée qu'ils menaient. Beaucoup de ces Européens étaient mariés et leurs femmes avaient eu à braver la mer en sampan ou la brousse en palanquin et à dormir la nuit dans des cases indigènes. Peut-être même, en arrivant à Nhatrang, avaient-elles trouvé difficilement un mauvais coin à l'hôtel du Chinois.

Les courses de l'après-midi ne le cédaient en rien aux courses du matin : courses de chevaux, courses à pied, courses de pousse-pousse, de brouettes, etc. : le programme était bien rempli. Les courses de chevaux ne manquèrent pas d'imprévu. Les Annamites avaient assez de peine à se tenir sur leurs poneys, pourtant de si petite taille et de si minable apparence qu'on les aurait crus incapables de regimber. Peu de jockeys, il est vrai, avaient une selle; d'autres n'avaient même pas de bride et se contentaient d'une corde passée dans la bouche. Les chevaux s'excitant les uns les autres et commençant à faire des bêtises, quelques jockeys furent bien vite désarçonnés; les autres firent preuve d'une noble hardiesse. Jetés sur le cou de leur bête, se rattrapant à la crinière après avoir à moitié balayé le sol de la tête, ils n'en continuaient pas moins la course. Ceux qui arrivèrent au but, leurs jambes nues battant en cadence au galop, méritèrent certainement un prix.

Les enfants furent conviés à un concours de grimaces. Certes, les Annamites ne sont pas beaux en général, mais les enfants avec leur face ronde, leurs yeux noirs et leur petit air sérieux sont parfois très jolis. Ils avaient du moins l'excuse des récompenses convoitées pour se rendre si horribles dans cette circonstance. Naturellement il fut malaisé de se faire une opinion sur les plus laides grimaces : aussi le concours dut-il être recommencé plusieurs fois.

Des danses annamites ne furent pas une des moindres attractions de la journée. Ces danses furent



J'ASSISTAI ENSUITE A UNE COURSE DE SAMPANS MANŒVRÉS PAR DIX RAMEURS A LA FOIS (page 93).

suivies de la présentation de l'éléphant du gouverneur. C'était une bête magnifique, aux défenses énormes. Il était caparaçonné et portait sur sa tête deux cornacs habillés de rouge. Il se plaça juste en face des tribunes et commença ses *lais*; les cornacs l'amènèrent à se mettre à genoux, à baisser la tête jusqu'au sol, à se relever puis à se mettre de nouveau à genoux; en somme, à exécuter toutes les diverses salutations des Annamites appelées *lais*.

Le soir, il y eut réception des Européens à la Ré-

sidence. De la véranda, nous assistâmes à la grande procession du dragon, sans laquelle il n'y a pas de fête annamite ou chinoise. Ce fut très réussi. L'énorme tête aux couleurs vives est impressionnante même le jour; mais la nuit, quand elle est éclairée à l'intérieur par des torches et quand les flammes sortent

littéralement de la bouche et des narines, elle est vraiment terrifiante : l'indigène qui porte la tête disparaît tout entier derrière elle et montre à peine le bout de ses pieds. C'est un artiste au courant des mouvements traditionnels et des attitudes du dragon. Le corps est supporté par un grand nombre de comparses qui se suivent à la queue leu-leu ; la différence de taille des porteurs accuse encore les courbes du corps et ajoute à l'illusion. Les torches qu'ils tiennent à la main éclairent les dessins et les couleurs de la peau transparente. Le dragon que j'ai vu avait quarante mètres de longueur ; mais il y en a quelquefois de plus longs. Quand il déroulait ses anneaux à travers les allées de la Résidence, les feux brûlant à l'intérieur jetaient des lueurs sur la foule qui se pressait autour. Ajoutez à cela les pétards et les bombes qu'on lançait sous ses pas et qui n'arrêtaient pas sa course ; il avançait au milieu des éclairs et dans un bruit infernal. Beaucoup d'accidents, des brûlures de toutes sortes, sont communs dans ces occasions-là, mais cela ne diminue en rien l'enthousiasme. Des instruments de musique en grand nombre, des tambours, des tam-tams, des gongs et des violons chinois accompagnent le dragon. Les enfants, fascinés et effrayés à la fois, couraient devant le dragon en criant à pleins poumons.

Quand la procession se fut éloignée et que le vacarme eut diminué, on songea à tirer le feu d'artifice. Il avait été confectionné par un Annamite et fut très réussi. Les indigènes y prirent un plaisir considérable. Les fusées s'épanouissant en bouquets d'étoiles multicolores leur arrachaient des cris d'admiration.

La soirée se termina par une représentation théâtrale. D'habitude, cela se passe dans les maisons communes ou les pagodes ; mais cette fois ce fut en plein air et juste sous nos yeux. Au lieu d'aller au théâtre, le théâtre venait à nous. Le jardin était retombé après le départ du dragon dans l'obscurité la plus complète ; les nuits sans lune et sans étoiles sous les tropiques ont l'air plus sombres qu'ailleurs. Nous pensions ne pouvoir rien distinguer d'abord de la scène et des acteurs. Mais nous allions avoir une rampe et d'une espèce exceptionnelle : des indigènes munis de torches s'accroupirent en rond ; quand ils furent chacun à leur place, ils reçurent des soucoupes pleines de pétrole pour aviver l'éclairage des torches, qui était surtout fumeux ; sans hésitation, ils portèrent la soucoupe à leurs lèvres et ayant rempli leur bouche, ils vaporisèrent adroitement le liquide sur la torche enflammée. Ce procédé nous surprit naturellement, mais la rampe humaine continua et prit un trop vif intérêt à la pièce pour s'inquiéter des dangers qu'elle courait. Quand les acteurs s'avançaient au milieu du cercle magique, nous pouvions les voir très distinctement : aux éclats que jetaient les torches, non seulement le théâtre, mais les spectateurs surgissaient des ténèbres. Des quantités d'enfants se tenaient maintenant entre les porteurs de torches ; comment avaient-ils réussi à se glisser jusque-là ? Leurs grands yeux étonnés brillaient comme des escarboucles. Derrière eux se tenaient des masses compactes de chignons pressés, hommes et femmes, tous immobiles et ravis du spectacle. Nous étions aveuglés par les éclats trop vifs et suffoqués par la fumée âcre du pétrole. Tout de même, le spectacle valait la peine de supporter ces inconvénients.

Le théâtre annamite comprend des tragédies, des comédies et des pantomimes. C'était une pantomime à laquelle nous avons l'honneur d'assister. Les pièces durent en général trois jours et trois nuits ; les artistes



IL N'Y A PAS UN SEUL INDIGÈNE EN ANNAM QUI NE CÉLÈBRE LE TET (page 92).

ne s'arrêtent que pour prendre leurs repas. Les Annamites montrent un goût très vif pour le théâtre; les salles de spectacle ne désemplissent jamais. Je ne pourrais dire si nous vîmes le commencement, le milieu ou la fin de la pièce, mais je la trouvai en tout cas fort divertissante. Les acteurs entrèrent en scène au bruit des tam-tams et des clarinettes; puis un tigre, un coq et un homme se détachèrent du groupe. Leur jeu consistait à faire les plus bizarres contorsions avec la tête, les pieds et les mains. Ils sautaient sur un pied et tenaient l'autre en l'air; ils paraissaient disloqués; leurs orteils s'ouvraient en éventail et, au bout de leurs bras tordus, les doigts faisaient des angles impossibles. Alors, ils s'avançaient sur leur adversaire les yeux menaçants et injectés de sang, et restaient ainsi un grand moment. Puis, ils poussaient un cri déchirant et se mettaient à exécuter des cabrioles et des pirouettes autour du cercle étroit de la scène. L'homme, par exemple, poursuivait le tigre et, tandis qu'il le cherchait partout en tournant la tête de tous les côtés, le tigre était sur ses talons, suivant ses mouvements et roulé en boule. Ils étaient si près l'un de l'autre qu'ils semblaient ne faire qu'un, et leurs mouvements étaient si agiles et si souples qu'ils n'arrivaient pas à se toucher. A la fin, quand ils prirent contact, ce fut une lutte épique, un tourbillonnement où l'on apercevait une mêlée confuse de bras et de jambes. L'enthousiasme du public était à son comble, les enfants criaient, les plus grands riaient à tout rompre; seuls les mandarins gardaient une impassibilité très digne. Par moment, de jeunes garçons habillés en guerriers traversaient la scène en agitant des oriflammes et poussant des grognements. Au tigre et au chasseur avaient succédé d'autres personnages, une femme et un enfant. Ils avaient le visage peint en blanc, les sourcils agrandis au noir et des arabesques rouges sur le front et les joues; ils portaient des coiffures hautes en clinquant et papier doré. Tantôt ils entamaient un semblant de dialogue coupé de cris et de gestes désordonnés; tantôt ils restaient complètement immobiles et muets comme des statues, sans le moindre mouvement des paupières et sans paraître même respirer. Mais c'étaient les contorsions qui causaient le plus d'enthousiasme, et les plus grotesques avaient le plus de succès. On n'applaudit pas les acteurs, comme chez nous. Il y a un tam-tam près de la scène et autrefois le spectateur qui voulait manifester son approbation pour une tirade bien débitée ou un geste bien compliqué, se levait, se dirigeait vers le tam-tam et le frappait violemment. Maintenant, le tam-tam n'est plus à la disposition du public. C'est un personnage considérable de l'assistance qui en est chargé. Il doit traduire les sentiments du public, à la manière du chœur antique ou comme le Koto du théâtre japonais; mais en réalité il ne fait qu'un accompagnement infernal et assourdissant.

A minuit, nous nous retirâmes; la pièce était plus suivie que jamais et les acteurs ne montraient aucune lassitude. Peut-être les voix étaient-elles devenues un peu rauques, mais les gestes étaient aussi énergiques. Bien avant dans la nuit nous entendîmes les bruits lointains du théâtre et les coups de tam-tam, les pétards et les bombes. Ce n'est qu'à l'aube que le village retrouva son calme habituel, et que le murmure des vagues reprit seul.

(A suivre.)

GABRIELLE M. VASSAL.



LES BRIQUES ET LES POTS, UNE FOIS TERMINÉS, SONT PORTÉS AUX MARCHÉS VOISINS (page 86).



LE MANDARIN VENAIT A NOTRE RENCONTRE ENTOURÉ DE SES SERVITEURS ANNAMITES ET MOÏS (page 106).

MES TROIS ANS D'ANNAM¹

PAR GABRIELLE M. VASSAL

Traduit et adapté par le Dr J.-J. Vassal.

IV. — La vie du paysan annamite. — Femmes, jeunes filles, enfants. — Le marché de Nhatrang. — Les travaux de la rizière. — Les repas des Annamites. — Comment ils mangent. — La vie du mandarin. — Chez le Quan Bô.



LE QUAN BO ME FIT REVÊTIR SES HABITS DE COUR ET COIFFER SA MITRE (page 107).

A VEC le lever du soleil, le village annamite commence à s'éveiller. Aux premiers rayons qui frappent la maison, la porte de bambou se relève et s'appuie sur deux bâtons; un homme apparaît à l'entrée, légèrement courbé pour franchir le seuil. Il se frotte les yeux, lisse sa longue chevelure avec les mains et la ramène vivement en arrière pour la nouer en chignon. Sa toilette est terminée. Alors, sortant comme lui de la cabane le chien, le cochon, les poules et les poussins détalent entre ses jambes, heureux de retrouver l'air frais et la lumière. Paraissent à leur tour les enfants, les yeux encore gros de sommeil, trébuchant les uns sur les autres. Les aînés portent, enfourchés sur leurs hanches, les derniers de la série. Lorsqu'ils nous aperçoivent, tandis que nous attendons le passeur sur la rive, ils jettent des cris perçants et se sauvent en désordre à l'intérieur de la case. Je n'ai jamais compris comment un enfant chargé d'un autre presque aussi gros que lui pouvait déguerpir si vite. Après une pause, comme nous n'avons pas bougé nous-mêmes, ils risquent un œil. Si nous leur parlons et les encourageons, ils deviennent vite familiers : ils s'élancent dans l'eau, reparassent, plongent, nagent, se roulent sur le sable. Si nous rions à leurs prouesses, ils rient plus fort que nous et recommencent indéfiniment.

A l'exception d'un petit veston court leur venant à la taille, les vêtements sont regardés comme superflus aussi bien pour les filles que pour les garçons, du moins jusqu'à l'âge de dix ans, dans un village de pêcheurs; ce petit veston, qui manque d'ailleurs souvent, est sans doute destiné à protéger les

1. *Suite. Voyez pages 61, 73 et 85.*

enfants des rayons du soleil. Pour tout ornement, ils ont autour du cou une petite ficelle à laquelle est suspendu un carré d'étoffe unie, sorte d'amulette, où le bonze a placé un morceau de papier aux caractères magiques. Plusieurs enfants portent aussi un bracelet de cuivre ou d'argent aux poignets et aux chevilles; toutefois, le bracelet d'argent est très rare chez un enfant pauvre du Sud-Annam.

Après les enfants, c'est le tour de la grand'mère, qui apparaît un balai à la main, et se met à nettoyer tout autour de la case. On ne pense jamais à balayer l'intérieur de la maison, mais on ne manquerait pour rien au monde de faire très nette une place d'un ou deux mètres devant la porte. Ce petit carré propre attire le regard du passant; il est balayé au moins deux fois par jour. Quel contraste avec la poussière et la saleté de l'intérieur! Pendant que la *ba-gia* (la vieille) balaie, la femme et la sœur du pêcheur sont en train de rouler les nattes sur lesquelles les membres de la famille ont dormi. Elles disposent sur le lit de camp (un treillis de bambou élevé sur quatre pieds à cinquante centimètres du sol) les bols, les soucoupes et divers récipients à l'usage des acheteurs éventuels. Pourquoi ce qui sert de lit la nuit ne ferait-il pas un excellent comptoir le jour? Des lentilles du pays, des haricots, des régimes de bananes y sont disposés; un pot de chaux et un panier plat contenant des feuilles de bétel rangées en cercle occupent une place bien en vue pour attirer l'attention des chiqueurs; des tablettes de tabac pressé, des boîtes d'allumettes, des feuilles de papier à cigarettes sollicitent les fumeurs; enfin la note colorée de l'étalage est donnée par des rouleaux d'étoffes de diverses teintes, des paquets rouges de pétards et des cierges pliés dans du papier rouge et or. Les deux femmes regardent leur étalage avec fierté: quand tout est terminé, elles font leurs dernières recommandations à la *ba-gia* qui demeure chargée de la vente et s'apprentent à se rendre au marché. Avant de s'éloigner, la mère se fait apporter le bébé et lui donne le sein; elle le tient contre sa poitrine d'une main pendant que de l'autre elle retouche un détail de l'étalage. Finalement elle renifle et hume son enfant sur tout son petit corps (les Annamites n'embrassent jamais leurs enfants autrement), et le passe à la grand'mère.

Les jeunes femmes portent le pantalon ordinaire de coton bleu et se couvrent la poitrine d'un petit rectangle d'étoffe; cette espèce de fichu est réservé pour l'intérieur; il est ajusté au cou et à la taille avec des cordons et laisse le dos et les bras nus. Pour se rendre au marché, les femmes mettent là-dessus leurs longues tuniques bleues et sur la tête le chapeau conique aux larges bords fait de feuilles de latanier. Elles prennent dans un coin les porte-charges, en forme d'arcs, qu'elles astiquent avec le bout de la tunique. Les femmes sont fières de ces tiges au bout desquelles se balanceront les paniers jumaux. Il en est de finement

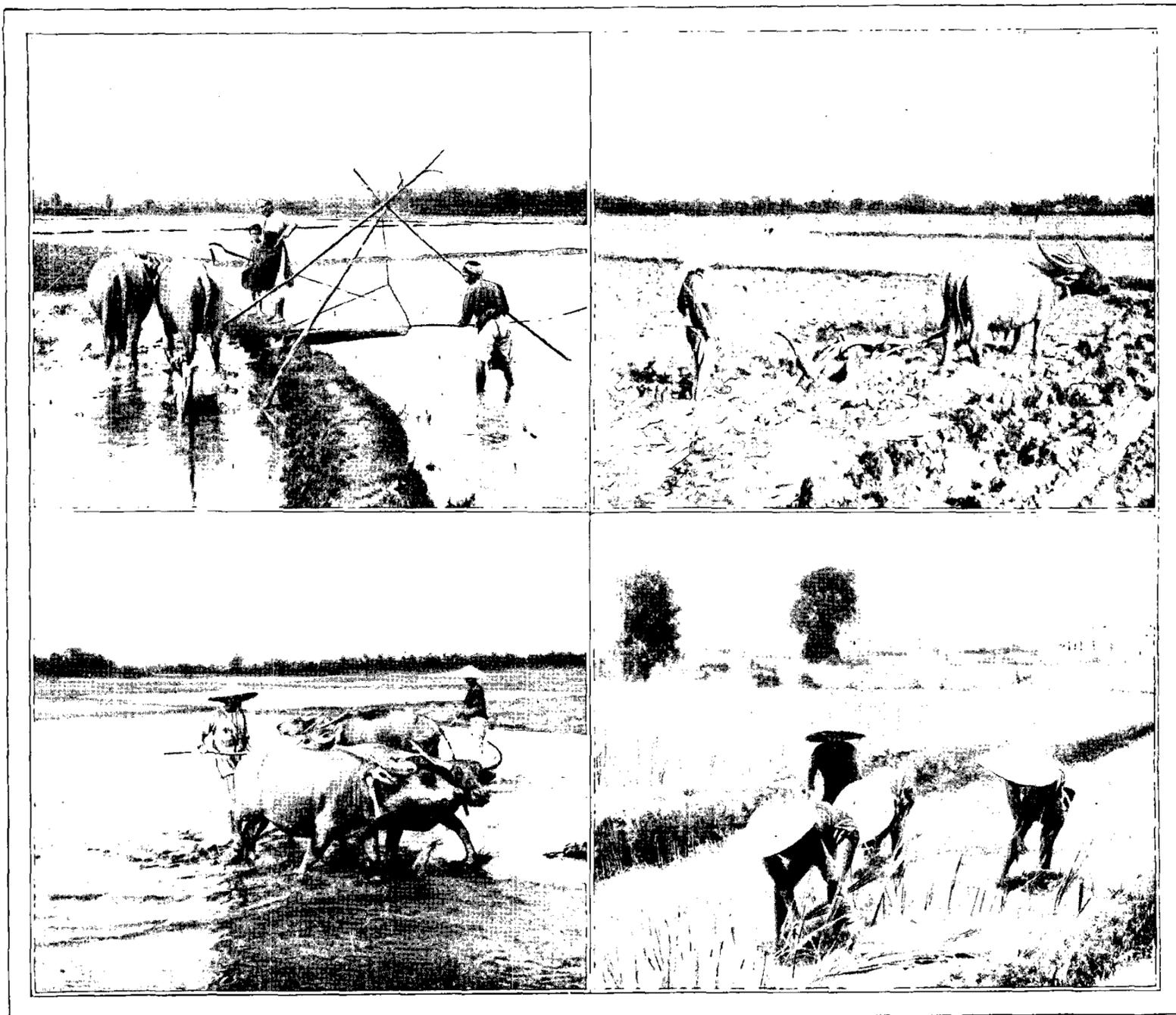


ON LES VOIT RELEVER LEUR PANTALON, ENROULER LEUR TUNIQUE A LA TAILLE ET SE LANCER AU PLUS FORT DU COURANT (page 101).

ouvrages et renforcés aux extrémités de pièces de cuivre qui se sont transmises dans les familles comme des héritages précieux. Le poisson sec est le produit à transporter ce matin; l'odeur en remplit tout le village et nous nous en apercevons encore mieux quand les deux femmes, en se dandinant gentiment, nous croisent avec leurs paniers remplis jusqu'au bord, et nous les promènent sous le nez.

Le soir, à notre retour de la chasse, nous regardons de nouveau dans la case. Les jeunes femmes ne sont pas encore rentrées, mais la vieille est là, accroupie sans bouger au bord du lit de camp, ses genoux au menton. Un client s'approche, prend une feuille de bétel, la met dans le creux de la main, promène dessus le pinceau de chaux et, quand la couche lui paraît suffisante, il l'enroule sur elle-même et la place dans sa bouche. Pas un mot n'est échangé ni d'un côté, ni de l'autre, mais je

vois briller le regard de la bonne vieille quand il dépose deux sapèques sur le coin du lit, avant de s'éloigner. Tandis que nous parlons à la marchande, sans d'ailleurs nous faire comprendre, le bébé se met à crier et lui est apporté; la grand'mère, allongeant ses jambes entre les soucoupes et les bols, prend l'enfant sur ses genoux et l'étend à plat sur le dos; alors elle approche d'elle un bol de riz cuit et en saisit une



LE TRAVAIL DE LA RIZIÈRE. — 1. ILS FONT PASSER L'EAU AU-DESSUS DES TALUS AU MOYEN D'UNE GRANDE CUILLE D'OSIER SUSPENDUE A UN TRÉPIED. — 2. DANS LA RIZIÈRE ENCORE INONDÉE, LE LABOURAGE COMMENCE. — 3. CE SONT DES BUFFLES QUI TIRENT LA HERSE. — 4. PLIÉES EN DEUX, LES BRAS ET LES JAMBES DANS LA BOUCHE, LEUR GRAND CHAPEAU COUVRE TOUT ENTIÈRES LES FEMMES QUI REPIQUENT LE RIZ (pages 102 à 104).

bouchée avec des baguettes; après l'avoir mastiquée et remastiquée comme il faut, elle la fait passer de sa bouche édentée, dont les lèvres sont brûlées de bétel, dans celle du bébé. C'est, dans le pays, une façon assez habituelle de nourrir les enfants.

Le pêcheur est assis en compagnie de nombreux camarades et répare ses filets. A l'arrivée de notre sampan, ainsi que de nos chevaux et de nos fusils de chasse, les enfants découvrent que nous avons tué un paon. Ils s'attroupent autour de nous en poussant des cris d'enthousiasme et, quand je soulève l'oiseau pour que l'un d'eux le porte jusque chez nous, toutes les mains se tendent spontanément; la mêlée devient générale; les plumes volent de tous les côtés. Un petit bonhomme pas plus gros que le paon reste maître de la situation et s'empare du trophée. Il est suivi de tous les autres qui l'accompagnent jusqu'à notre porte. Quand je l'ai rejoint et lui ai mis une pièce blanche à la main, il est sans conteste le héros du jour.

Les enfants annamites ont une vie heureuse et très gaie pendant les premières années; on ne les entend guère pleurer que lorsqu'ils sont malades; les pleurnichements et les scènes des petits Européens leur sont inconnus. Les parents sont très dévoués à leurs enfants, mais ils en ont un si grand nombre qu'ils ne peuvent pas les gâter. Il y a peu de races aussi prolifiques que l'Annamite; sans une énorme mortalité infantile, elle s'accroîtrait très vite. Mais les plus élémentaires règles d'hygiène sont inconnues ici. C'est une vieille ba-gia du village qui fait office de sage-femme; le médecin annamite, quand il intervient, ne peut pas voir sa malade; il donne sa consultation à travers une porte entre-bâillée. Quels préjugés il faut vaincre pour faire appeler le médecin français! Mon mari, consulté cependant quelquefois, a été témoin de spectacles navrants. Telle pauvre femme a été laissée sans secours pendant deux ou trois jours. Quand la ba-gia a osé intervenir, c'est pire! Le désastre est souvent irréparable. Un brasier de charbons n'a cessé de brûler sous le lit; toutes les ouvertures ont été tenues fermées et l'on a placé sur l'accouchée toutes les hardes de la famille.

Beaucoup d'enfants meurent du tétanos parce que les premiers pansements sont faits avec de la terre glaise. Rien ne protège les nourrissons contre les moustiques et les mouches ; leur petit corps est couvert de piqûres et autour des yeux des mouches s'acharnent. S'il y a des parasites dans les cheveux, c'est regardé plutôt comme un signe favorable. A combien de pratiques étranges et superstitieuses ne soumet-on pas ces pauvres petits ! Plus tard ils auront tout de même un sort assez enviable à cause de leur liberté ; ils seront dans la joie si leurs parents peuvent les envoyer à l'école ; un petit bambin n'est jamais si fier que lorsqu'il se promène dans les rues du village avec un mauvais cahier sous le bras. A douze ou treize ans, son éducation est finie, il se joint aux aînés et partage leurs travaux ; alors, il accompagne son père à la pêche, puis à la rizière, ou bien il va avec des camarades ramasser du bois dans la forêt. D'autres gardent les buffles.

Les petites filles vont au marché ou aux champs quand elles ne sont pas occupées à la maison. Matin et soir on les voit se hâter vers le puits voisin pour aller chercher de l'eau. A l'extrémité des bambous en équilibre sur leurs épaules, se balancent, au lieu de paniers, des jarres qui, une fois pleines, paraissent fort lourdes et font pencher leur taille. Elles aiment cependant cette corvée, car elles vont rencontrer leurs amies, causer et s'amuser avec elles. Il règne alors autour des puits une grande animation, et des éclats de rire, francs et joyeux, partent comme des fusées. Pour tirer l'eau, elles usent de paniers de bambous tressés ou de simples feuilles de bananiers repliées qu'elles envoient au fond du puits avec une mauvaise corde tout effilochée. Le premier panier qu'elles retirent plein d'eau n'est point destiné à la jarre ; elles en boivent quelques gouttes, puis versent le reste, les bras très haut, sur leur tête et partout. Elles répètent cette opération deux ou trois fois. Quand leurs vêtements trempés collent bien à la peau et qu'elles se sentent rafraîchies, elles commencent à remplir leurs jarres. Quelques vives réparties, un dernier éclat de rire, et leur fardeau assuré à l'épaule, elles se remettent à trotter.

L'occupation favorite des jeunes filles et des femmes annamites est certainement d'aller au marché. Elles aiment les heures de liberté passées dans la société de leurs amies et compagnes et par-dessus tout les occasions de déployer leur habileté de commerçantes. Dans la moindre affaire, toute femme annamite fait rendre à la moindre sapèque tout ce qu'elle peut. Réussit-elle à glisser une mauvaise mangue dans un lot de bonnes qu'elle vend à un cuisinier, ou à se faire donner par-dessus le marché une mesure de riz, elle est satisfaite. Elle demandera vingt cents d'un coco qui en vaut cinq ; c'est seulement quand le client s'en va et marchande ailleurs qu'elle le lui laissera au juste prix. Quel dommage de ne pas pouvoir aller soi-même plus souvent au marché ! Cependant le spectacle des vendeuses assises sur le sol avec toutes leurs marchandises étalées autour d'elles n'excite pas l'appétit, non plus que les odeurs de poisson salé, de *nuoc mam*¹, de *choum-choum*² mêlées aux senteurs des fruits et des légumes. Quant au bruit, il est assourdissant. Les mar-



A LA SAISON PLUVIEUSE, LE MARCHÉ SE TRANSFORME EN UN VASTE LAC (page 101).

chandises n'arrêtent par une minute de parler ; pour se faire entendre de leurs plus proches voisines elles doivent user de toute la force de leurs poumons. La voix d'une Annamite est rarement musicale ; les notes aiguës et perçantes y dominent. Il vaut mieux ne pas avoir de discussions dans ce pays ; le sexe fort le sait bien ; aussi se garde-t-il de déchaîner la tempête ; et, quand cela arrive, il n'a qu'à fuir au plus vite.

Au marché on ne voit guère, en fait d'hommes, que les cuisiniers des Européens. Le marché appartient aux femmes ; elles y règnent souverai-

nement. Elles emportent parfois les enfants qui n'auraient pu rester à la maison. Le marmot fait le

1. Eau de poisson fermentée. — Condiment que tous les Annamites emploient avec le riz.

2. Alcool de riz.

voyage dans le panier de la balance, où il sert de contrepoids à un petit cochon de lait ou à un sac de riz.

Nhatrang peut s'enorgueillir depuis quelques mois d'un marché magnifique, couvert en tuiles et cimenté; mais comme il faut payer quelques sapèques de redevance, les marchandes s'installent aussi bien à côté, dans la poussière ou dans la boue. En novembre, quand la saison pluvieuse bat son plein, la place du marché se transforme en un vaste lac; il faut bien alors s'abriter sous le bâtiment. Les femmes ne manquent jamais un jour de marché, même par les temps les plus affreux et par les inondations les plus sérieuses. On dirait même qu'il y a plus de monde alors sur la place! Peut-être trouvent-elles très amusant d'aller par les routes submergées, tantôt sur un petit bateau, tantôt dans l'eau jusqu'à mi-corps. Pourvu que les marchandises ne se mouillent pas, elles sont prêtes à tout. On les voit relever leur pantalon, enrrouler leur tunique à la taille et, les paniers sur la tête, se lancer au plus fort du courant. Elles estiment probablement qu'il n'y aurait pas beaucoup d'agrément dans certains villages à rester chez soi par des temps pareils! Les cases sont remplies d'eau et menacent d'être emportées. On place tout ce que l'on possède sur le lit de camp puis, quand l'eau monte encore, sur le toit! En allant un jour nous promener dans un village inondé, nous entendîmes des éclats de voix et des rires qui venaient de groupes à cheval sur la crête d'un toit. Je n'en croyais pas mes yeux; leurs pieds trempaient dans l'eau. Si la maison avait été



ELLES SAUTILLENT PLUTÔT QU'ELLES NE MARCHENT, PORTANT ALLÈGREMENT LEURS BALANCES.

emportée, il y avait encore la ressource du sampan, amarré à portée de la main; pourquoi donc s'inquiéter?

Il y a deux séances de marché tous les jours: une le matin, l'autre le soir; mais les horaires sont approximatifs, et quand l'un arrive, l'autre s'en va. Les femmes s'en retournent chez elles aussi chargées qu'elles étaient venues, car si elles ont vendu, elles ont aussi acheté. Les préparatifs du départ sont vite faits. Elle se relèvent en secouant leur longue tunique qui a traîné sur le sol quand elles étaient accroupies; elles polissent ensuite leur cher fléau avec un coin de la tunique et soupèsent plusieurs fois la charge pour voir si les paniers jumelés sont bien équilibrés. Enfin, elles assurent sur leur tête leur chapeau-champignon dont elles ajustent la bride rouge sous leur menton; et les voilà quittant le marché, seules ou le plus souvent par groupes, l'une derrière l'autre. Ce sont alors des causeries sans fin tout le long de la file; les demandes et les réponses se succèdent sans un geste, sans un mouvement de la tête. Elles sautillent sur le bout des pieds plutôt qu'elles ne marchent portant allègrement leurs balances. Il y aurait de quoi être essoufflé, même si elles ne s'époumonnaient pas en causant.

Le transport d'un cochon donne lieu à des scènes amusantes. Il s'agit d'abord de faire entrer l'animal dans un panier de bambou aux larges mailles. Suivant l'usage annamite, il voyage comme un paquet. Malgré sa résistance désespérée et tous ses efforts, il est introduit et la porte de la cage est fermée sur lui avec un morceau de bambou. Le pauvre cochon passe ses pattes à travers les mailles, mais ne peut pas bouger. Il peut crier, par contre! Très calmes, les femmes montent leur conversation d'un ton et n'arrêtent pas leur babil. Le panier est fixé le long d'un bambou; et, s'il ne se trouve pas de coolies pour le porter sur leurs épaules, les femmes elles-mêmes s'en chargent sans hésiter.

Pourquoi les Annamites mettent-ils les cochons dans des paniers et non les canards? Ils s'épargneraient

ainsi beaucoup de tracas et gagneraient du temps. J'en vis pour la première fois un grand troupeau le soir au clair de lune. D'un *tram*¹ où nous nous préparions à passer la nuit, j'entendis un bruit très particulier. C'étaient des pattes battant les flaques boueuses de la route et des couacs répétés comme si tous les canards de la terre étaient réunis. Je me précipitai pour voir : sur la route il y avait en effet des tas de canards, plusieurs milliers, sous la surveillance de trois ou quatre gardiens seulement. Ils allaient par rangs serrés, dans un ordre remarquable; l'avant-garde était dirigée avec un long bâton; les autres suivaient. Ils tournèrent bientôt du côté du tram pour y passer la nuit comme nous. Nous étions fort ennuyés; heureusement, ces charmants voisins étaient très fatigués; après quelques couacs ils s'endormirent et nous aussi. Nous demandâmes comment les indigènes pouvaient posséder des canards en bandes si nombreuses. Bien sûr ils ne provenaient pas d'œufs couvés naturellement. Il existe, nous répondit-on, une catégorie spéciale d'éleveurs de canards, qui recueillent un grand nombre d'œufs à la fois, les mettent dans des couveuses artificielles constituées par des paniers remplis de *paddy* maintenu chaud et les font éclore. C'est un travail fort délicat qui réclame beaucoup d'attention et un sens spécial de la température, car le thermomètre est inconnu ici. Peu d'indigènes ont la patience et l'habileté nécessaires pour y réussir. Aussi est-ce devenu la spécialité de quelques villages. Quand les canards sont assez grands, ils sont expédiés dans diverses directions pour être vendus. Ils sont conduits en troupe et ne voyagent jamais le jour. Durant les heures chaudes, on les voit s'ébattre dans des mares ou des rizières où ils sont tellement pressés les uns contre les autres qu'on distingue leur masse mouvante et bruyante avant de pouvoir dire ce que c'est.

Presque autant que le marché, les travaux de la rizière ont de l'attrait pour les femmes annamites. Cela ne dure qu'un temps et revient à des époques régulières. Les hommes accomplissent naturellement les tâches les plus importantes. Pour compléter les irrigations et les répartir, ils font passer l'eau au-dessus des talus qui bordent les rizières. Certaines rizières ne reçoivent que les eaux de pluie, les autres sont irriguées par des rivières ou des canaux. Les canaux secondaires de distribution sont arrangés de façon que tous les petits carrés de la rizière reçoivent la quantité d'eau nécessaire. Mais il peut arriver que la répartition soit inégale; les indigènes s'appliquent tout de suite à y remédier. Ils établissent sur le talus et au-dessus de l'eau un système de trois piquets formant un trépied solide, capable de supporter un panier. Ce panier, fait de lanières de bambou finement tressées, est suspendu par une corde et se balance librement. Il est muni à une extrémité d'un long manche que manœuvre un seul homme. C'est une sorte de cuiller qui se remplit en



SUIVANT L'USAGE ANNAMITE, LE COCHON VOYAGE COMME UN PAQUET DANS UN PANIER DE BAMBOU AUX LARGES MAILLES (page 101).

inclinant le bec et qui se déverse ensuite dans la rizière supérieure. Il y a aussi un seau de bambous muni de chaque côté de deux cordes, l'une en haut, l'autre en bas. Deux personnes sont nécessaires pour la manœuvre, qui est très simple et fort originale. Les cordes se relâchent pour laisser le seau plonger dans l'eau et se tendent pour en vider le contenu dans le carré au-dessus. Ce petit jeu semble puéril et sans effet. Eh bien! repassez quelques heures après, vous constaterez les résultats!

Dans la rizière encore inondée, le labourage commence. Deux buffles sont attelés ensemble à une charrue de bois au soc de fer, et un homme ou un jeune garçon les mène avec une ficelle passée dans leurs nascaux ou simplement par des appels et des interjections; il les dirige à droite et à gauche et les fait tourner avec de petits coups d'une longue badine. Il disparaît à moitié dans la boue et reçoit un déluge d'éclaboussures;

mais il est si absorbé à tracer le sillon qu'il ne s'essuie même pas la face.

Les herbes et les racines de la précédente récolte n'ont pas été enlevées entièrement; maintenant, elles

1. Tram, poste de relai.



L'AUTEUR, EN COSTUME DE QUAN BÔ, ENTOURÉE DE LA PRINCESSE THUYEN HOA, DE LA PREMIÈRE FEMME DU QUAN BÔ (page 107).

se détachent dans la mare qu'est devenue la rizière; une herse va en débarrasser le sol, qui sera nivelé et prêt à recevoir les jeunes plants. Ce sont des buffles ou des bœufs qui tirent la herse; le *nhaquè* (paysan) se tient debout sur le bord de l'instrument, les pieds juste au-dessus de la boue. Il est pas mal cahoté dans cet exercice, mais il prend un solide appui en se cramponnant à la queue d'une de ses bêtes.

Quelques mois auparavant, des semis de riz ont été faits dans des carrés voisins. Quand ils sont assez grands, on les repique. Ce sont les femmes qui sont spécialement chargées de cette opération. Maintenant, jusqu'à la récolte, les champs de riz seront d'un vert brillant, d'un vert qu'on ne voit pas ailleurs, du moins sur d'aussi larges étendues. Les semis poussent drus et serrés, en taches régulières du plus bel émeraude qui contraste magnifiquement avec les teintes jaunâtres des eaux boueuses environnantes. Quand les femmes arrivent, les jeunes gens arrachent les plants, les rangent par bottes régulières et les déposent à une extrémité du champ. Les femmes se préparent à les recevoir. Rangées sur une longue ligne, elles ont relevé très haut leur pantalon et enroulé autour de la taille ou fourré dans leur pantalon les pans de leur tunique afin de ne pas tremper leurs vêtements dans l'eau. La manche aussi a été retroussée aussi loin que son étroitesse le permettait. Toutes ces précautions ne les empêcheront pas d'être couvertes de boue des pieds à la tête avant la fin de la journée. Et, pliées en deux, les jambes et les bras dans la boue, leur grand chapeau les couvre tout entières. On n'aperçoit de loin qu'une file de chapeaux qui les fait ressembler à quelques champignons géants émergeant de la rizière.

Sitôt en possession des bottes de jeunes plants, elles s'empressent de les délier et de les repiquer un par un dans la boue, en quinconces très réguliers. Elles travaillent sans désespérer, ne levant que rarement la tête. J'ai surpris parfois cependant un regard d'une espièglerie charmante qui, sous le grand chapeau, allait jusqu'au jeune distributeur des gerbes vertes. Les femmes annamites semblent plus séduisantes à ce moment; est-ce à cause de leur retroussis ou du jeu de cache-cache que favorise le grand chapeau, ou encore parce que les joues sont roses quand elles se relèvent une minute pour essuyer sur leur visage la boue et la sueur qui l'inondent? Les travaux des champs fournissent aux deux sexes une des rares occasions qu'ils ont de se rencontrer; on ne voit presque jamais en Annam les hommes mêlés aux femmes. Un mari ne marche pas en public auprès de sa compagne, et on ne voit jamais sur les chemins des indi-

vidus de sexe différent liant conversation ou même échangeant quelques paroles.

Quand la tâche du jour est achevée, les *nhaquès* retournent chez eux pour partager le souper préparé par la ménagère. Ils peuvent tout à leur aise ou s'étendre sur le lit de camp ou s'accroupir, les coudes sur les genoux; c'est la manière des Annamites de se reposer. Bien campés sur leurs pieds, ils sont capables de rester ainsi des heures. On en voit posés de cette manière sur les garde-fous des ponts, ce qui prouve que c'est également une position très solide et très sûre pour eux.

A la tombée de la nuit, la grande marmite de riz est retirée du feu et son contenu est divisé en autant de bols qu'il y a de membres dans la famille. D'autres bols contiennent des morceaux de poisson, des bouchées de porc rôti et des légumes indigènes tels que concombres, salades, jeunes pousses de haricots, etc. Les convives prennent avec leurs baguettes un peu de ceci, un peu de cela, au hasard des inspirations et des goûts. Le tout est trempé chaque fois dans le *nuoc mam*, condiment indispensable, sauce sans laquelle il n'y a pas de repas annamite. Les Annamites ne prennent



UN MANDARIN DANS SON JARDIN.

jamais leurs aliments avec les doigts; ils manient leurs baguettes avec une grande dextérité. Ils ne boivent pas d'habitude en mangeant, mais seulement à la fin du repas.

La famille ne tarde pas après le souper à aller se coucher; les bruits des enfants cessent, puis les conversations des parents. Le grand-père, « Monsieur le vieillard » (*ong gia*), comme on le désigne respec-

tueusement, qui a le sommeil plus court, reste accroupi devant la porte dans une contemplation muette. Il se lève enfin, choisit une baguette d'encens dans un paquet de papier rouge et, après l'avoir allumée au foyer mourant, la place devant l'autel. Cet acte pieux accompli, il ferme la porte de la case et un silence complet règne partout.

Il n'y a pas d'aristocratie héréditaire en Annam, excepté dans la famille royale. Des titres correspondant à ceux de marquis, comte, etc., sont accordés pour récompenser des actions d'éclat; mais ils baissent d'un degré à chaque génération et disparaissent vite si les descendants ne font rien pour les mériter de nouveau. Tout Annamite peut d'ailleurs prétendre au mandarinat et aux plus hautes charges de l'État, car tous les postes officiels s'acquièrent au concours. Cependant, quand un homme a rendu des services signalés au pays, il est parfois nommé d'emblée à un haut grade mandarinal, par exemple pour avoir défriché un territoire et l'avoir rendu à la culture. Cela prouve que dans cette nation de lettrés on tient l'agriculture en honneur.

L'Annam est une démocratie idéale où une élite est appelée aux affaires, mais une élite de rhéteurs et de lettrés. L'éducation purement littéraire qu'ils reçoivent est bien surannée; elle n'a guère changé avec le temps; l'étude des caractères chinois, les dissertations philosophiques absorbent encore les futurs fonctionnaires. Ils ignorent les sciences exactes qu'ils sont à même de comprendre cependant et dont ils tireraient des bénéfices autrement importants.

Le mandarin vit presque toujours dans une maison de briques avec vérandas circulaires comparable à celle des Européens. Le toit couvert de tuiles est plus orné parfois et la crête porte un dragon aux courbes nombreuses; des papillons, des chauves-souris ou des fleurs de lotus sont peints sur les murs, encadrant portes et fenêtres. Cette ornementation consiste parfois en une mosaïque pareille à celle qui décore les tombeaux; elle est composée de fragments de porcelaine bleue, verte ou blanche, morceaux d'assiettes et de tasses si bien assemblés qu'il faut y regarder de près pour distinguer l'étrange facture. La maison est blanchie à la chaux à l'intérieur; malgré cela, les salles n'ont pas toujours un air très propre; les Annamites, riches et pauvres, ont l'habitude de chiquer le bétel¹ qui rend la salive abondante et rouge; et bien qu'il y ait à portée de chacun des crachoirs immenses de cuivre ou de terre, le plancher et les murailles reçoivent leur bonne part d'éclaboussures. Les taches rouges sont même plus visibles chez les riches que dans les cases des pauvres, où le plancher est de terre battue. On dirait que certains mandarins sont fiers de cracher aussi indiscrètement que possible. Des enfants s'exercent positivement à ce sport. Pour nous, Européens, la chique de bétel fait perdre à la femme annamite le meilleur de son charme; avec des dents laquées en noir et des lèvres gonflées par le bétel, une bouche a bien de la peine à être jolie!

J'entrai pour la première fois dans une maison de mandarins quand nous rendîmes au Quan Bô,

1. La chique de bétel se compose d'un morceau de noix d'arec enroulé dans une feuille fraîche de bétel (*Piper bettle L.*) qui a été frottée d'une couche de chaux rosée. A l'entrée de toute maison annamite se trouve la boîte à bétel; c'est la première chose qu'on présente au visiteur qui arrive.



LE PRINCE THUYEN-HOA ET SA FILLE « BAY ».

sorte de gouverneur de province, la visite de bienvenue. En Annam, où fonctionne le régime du protectorat, les mandarins ont gardé beaucoup d'autorité et un réel prestige sur les indigènes. Sa maison, comme celle des autres gros mandarins provinciaux, est située à l'intérieur de la « Citadelle »¹, à une quinzaine de kilomètres de Nhatrang. En apercevant les murailles, je ne pouvais croire qu'elles avaient subi des attaques à main armée et arrêté longtemps des assaillants. Cependant, il y avait eu dans le passé, sur ces mêmes remparts et le long de ces fossés marécageux, de sanglantes rencontres. Des pans entiers de murailles menaçaient ruine, ébranlés par le temps ou par la guerre. C'était d'ailleurs dans l'ensemble un tableau pittoresque, où les frondaisons jeunes et les fleurs, les lotus surtout, se mêlaient aux vieilles pierres.

Sur le pont étroit, au-dessus des fossés, nous dûmes attendre que la porte de la Citadelle fût ouverte. Quelques gamins avaient entendu le trot des chevaux et se précipitèrent vers nous, très heureux de nous obliger. Quand les battants massifs eurent été écartés, en roulant sur leurs roues de bois, nous trouvâmes qu'il y avait juste assez de place pour passer en voiture. On se serait cru sous un porche moyen âge; les battants se refermèrent sur nous bruyamment; il me semblait entrer dans une souricière.

Au-dessus de la porte s'élève une tour de garde pour vingt ou trente hommes; des remparts sur lesquels cinq hommes peuvent marcher de front; mais tout de suite après on se trouve, sans transition, au milieu d'un village de l'aspect le plus calme. Voici les quatre rues symétriques qui conduisent aux quatre portes de la Citadelle; elles sont plus larges et mieux entretenues que les sentiers des villages ordinaires; voici l'immense grenier à riz où l'on serre des provisions en cas de disette ou de siège; voici la prison. D'ailleurs, rien d'exceptionnel ne méritait d'arrêter l'attention; on voyait les mêmes mares qu'ailleurs, les mêmes arbres, les mêmes cases entourées de jardins.

La maison du Quan Bô était à l'écart de la rue principale, dans un endroit tranquille et silencieux; nous y apportâmes la plus grande agitation. Quand nous pénétrâmes dans la cour, des coolies se mirent à courir d'un côté et de l'autre, des têtes apparurent aux fenêtres et la marmaille déboucha de partout. Ces enfants avaient pour la plupart des habits de soie et les soldats de la garde particulière du Quan Bô portaient une longue tunique écarlate et le petit chapeau conique. La foule annamite, avec son costume bleu, est plutôt d'aspect sombre; ici, les uniformes et les blouses enfantines mettaient une note chaude et colorée.



UN MANDARIN EN VOYAGE SE FAIT ACCOMPAGNER DE NOMBREUX SOLDATS, SERVITEURS, ETC. (page 108).

Le Quan Bô vint au-devant de nous et nous reçut au haut de l'escalier. Il tendit la main d'abord à mon mari, puis à moi. C'était la première fois que je serrais une main annamite, je ne pus me défendre d'une sorte de frisson en pressant dans ma main ces longs doigts osseux et squelettiques, terminés par des ongles démesurés. Ce geste, cependant si simple et le plus souvent inconscient, me faisait sentir qu'il y a entre le blanc et le jaune plus qu'une différence de peau. Les Annamites n'aiment d'ailleurs pas serrer les mains; c'est une coutume inconnue chez eux. Ils se contentent entre égaux de se saluer de la tête en s'in-

clinant plus ou moins bas et en joignant les mains. Les « laïs » (qui sont des prosternations très basses et cérémonieuses) ne deviennent de règle que dans les grandes circonstances et pour honorer un supérieur.

1. Les « Citadelles » d'Annam ne sont pas à proprement parler des places fortes, mais des villes ou des villages entourés de remparts qui deviennent, en temps de guerre, des centres de résistance.

Le gouverneur était vêtu d'une magnifique robe vert d'eau, présent de l'Empereur; c'était une pièce de soie tissée et brodée par un artiste de la Cour sur un dessin original. Il nous fit les honneurs de sa maison, où nous ne découvrîmes rien de remarquable. Tout paraissait sombre et très modeste. Les meubles de la salle de réception se réduisaient à une table de fabrication européenne et à quelques chaises de rotin alignées de chaque côté. Bien en évidence sur un escabeau, on distinguait une petite vitrine contenant l'épée du Quan Bô, ses divers insignes de cour et le grand chapeau en forme de mitre d'évêque, doré et agrémenté de deux appendices appelés « ailes de cigale ». Plus tard, dans une autre occasion, le Quan Bô me fit revêtir ses habits de cour et coiffer sa mitre. Il y avait quelques plateaux laqués et des boîtes rondes avec de vieilles incrustations, des pièces de porcelaine bleue, tout cela dans le plus grand désordre. Des gravures suspendues aux murs illustraient des scènes de la vie de Bouddha; on le voyait tantôt sur un buffle, tantôt sur la montagne ou assis immobile sous un arbre, le ventre débordant, ayant à ses pieds un aigle qu'on pouvait confondre avec une oie ou un paon.

D'autres dessins, tout aussi primitifs et sans intérêt, représentaient la série des animaux sacrés, le dragon, la licorne, le phénix et la tortue. J'étais fort déçue de ne pas trouver plus de meubles et de bibelots indigènes, bien que mon mari m'eût prévenue qu'il n'y fallait pas compter. Les mandarins d'Annam sont pauvres ou du moins s'efforcent de le paraître, car, suivant les maximes de Confucius, un mandarin se doit tout entier au bonheur du peuple et n'a pas le temps d'acquérir des richesses. Leur traitement, sous l'ancien régime, était dérisoire. Ils reçoivent actuellement beaucoup plus, mais c'est encore bien modeste. Les mandarins doivent être considérés comme « le père et la mère » des populations. La façon par trop simpliste dont le Gouvernement annamite avait compris « le traitement des fonctionnaires » a donné lieu à des abus tellement entrés dans les mœurs qu'ils ne sont pas encore périmés.

Les Annamites sont extrêmement polis et cérémonieux; ils reçoivent avec beaucoup d'amabilité. Cette fois, le Quan Bô voulait à toute force nous faire boire du champagne, mais nous n'acceptâmes qu'une tasse de thé. J'étais, je l'avoue, très disposée à me désaltérer après une longue promenade à la chaleur et à la poussière, mais je le fus beaucoup moins quand je vis une des petites manœuvres du serviteur. Trouvant que le thé ne coulait pas bien et que le col de la théière avait besoin d'être débarrassé des feuilles qui l'obstruaient, il mit le bec à sa bouche et souffla ferme. Mais que pouvions-nous faire? Boire ou ne pas boire, c'était la question!

Nous demandâmes à notre hôte de nous présenter sa femme et ses enfants. Il fit appeler sa « première » femme et ses enfants: six petits garçons, tous entre huit et deux ans. « Rien que des garçons? demandai-je d'un ton de surprise. — J'ai aussi quatre petites filles », traduisit l'interprète; et comme je lui demandais si elles ne viendraient pas aussi, le mandarin les envoya chercher. En bon Annamite, il n'était pas évidemment aussi fier d'elles que de sa lignée de garçons, qui seuls pouvaient continuer le culte des ancêtres et perpétuer les traditions et le nom de la famille.

Je voulus savoir les noms de ces enfants. Ils s'appelaient: « 2, 3, 4 », etc., suivant l'ordre dans lequel ils étaient venus au monde. Toutefois, Monsieur 2 était l'aîné, parce que c'est sa maman qui portait le



LA PRINCESSE THUYEN-HOA, TANTE DE L'EMPEREUR ACTUEL.

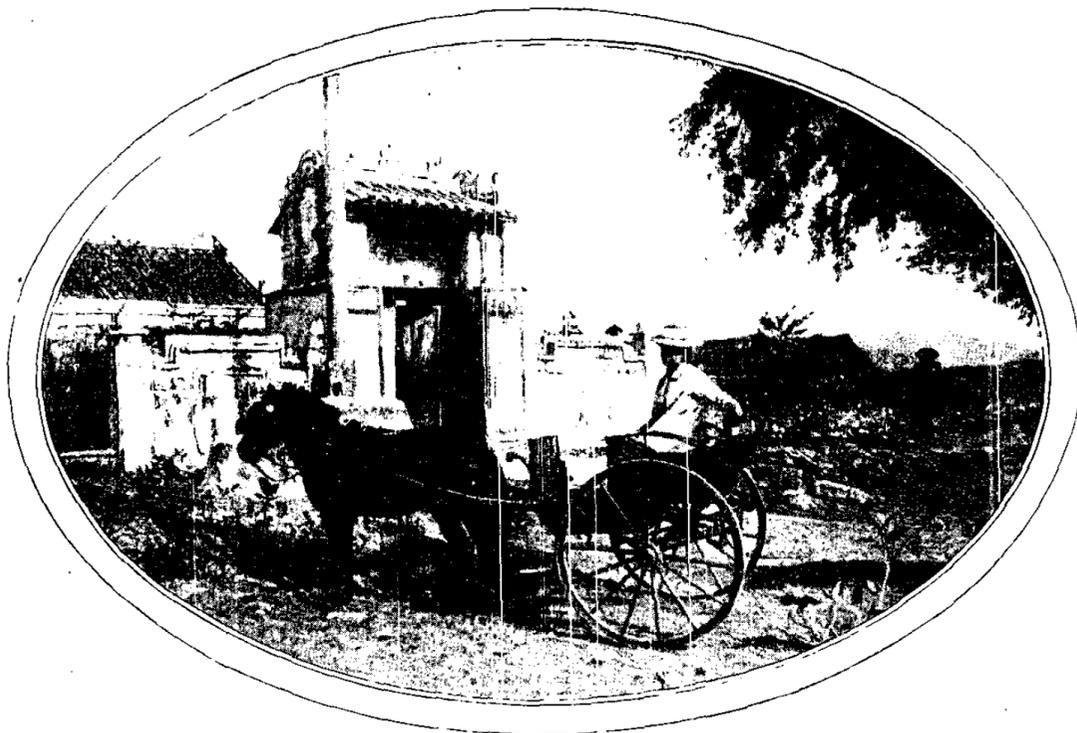
numéro 1. Parmi mes serviteurs j'avais, moi aussi, des « numéro 3 » et « numéro 6 ». La coutume de désigner ainsi les enfants est d'ailleurs générale et cela leur reste plus tard. Ils prennent aussi au berceau des surnoms d'une signification peu flatteuse : « Saleté, limace, escargot, cochon, fumier....., » afin de donner le change aux esprits jaloux. De plus, il n'est pas possible d'exprimer son admiration pour un bébé sans être très impoli et sans causer à la mère la plus vive contrariété, car les *Ma* et les *Qui* (diables) pourraient entendre et ne manqueraient pas de convoiter l'enfant ou même de le voler.

Disons en passant que le nom de famille d'un Annamite n'est jamais mentionné. Il peut être écrit dans les lettres d'affaires, dans les actes publics, sur la tablette des ancêtres, mais jamais dans la correspondance ordinaire. Les étudiants dans les concours ne peuvent pas appeler le souverain par son nom ; ce serait un acte de lèse-majesté qui les ferait exclure. Ils en sont réduits à s'en tirer par des périphrases ! Au plus fort d'une querelle, un homme appelle son adversaire par son nom de famille, puis continue par la liste des noms des ancêtres, lui infligeant ainsi une insulte plus grave que de le traiter de voleur ou d'assassin.

Les conversations entre Annamites sont aussi pleines de sous-entendus. Les mandarins excellent dans l'art de l'expression à double entente. La franchise est une chose inconnue dans ce pays ; elle est même regardée comme une faiblesse de caractère ou une indigence d'esprit. Les Annamites se méfient de la vérité. Devant les tribunaux, sous les tortures, ils n'ont pas honte d'avoir commis le crime, mais d'avoir à l'avouer. Une femme en état d'asphyxie fut un jour portée à l'infirmierie de mon mari. Elle avait volé des bijoux. Pour ne pas être tentée d'indiquer leur cachette, elle se mordit la langue, qui enfla si bien qu'elle ne pouvait rien avaler et que la respiration se faisait avec difficulté. Elle refusait de se laisser soigner, préférant mourir plutôt que de révéler son secret. Il fallut la guérir malgré elle !

Quand les enfants du Quan Bô furent emmenés par leurs gardiens, nous nous levâmes pour prendre congé. Comme nous montions en voiture, notre hôte chercha du regard nos domestiques ; mais nous n'en avions point amené. Lui, par contre, lors de sa dernière visite chez nous, avait au moins six ou sept acolytes. A la vue de cette foule, je m'étais demandé si j'aurais assez de sièges pour les faire asseoir ! Heureusement il ne fit entrer avec lui que l'interprète et un serviteur. Ce dernier a plutôt un rôle ingrat. Il doit être attentif au moindre geste du maître, courir derrière son cheval ou sa voiture, jusqu'à en perdre haleine. On dit souvent que les Européens exigent trop de leurs serviteurs indigènes, mais je ne les ai jamais vus leur imposer un pareil surmenage. Cet homme porte tout l'attirail de la fumerie, qui ne se réduit pas à une pipe de poche et à une blague à tabac, mais comprend une boîte de laque avec plusieurs compartiments et tiroirs pour les cigarettes, le tabac, les cartes de visite, l'argent de poche, le bâton d'encre de chine et les pinceaux, le petit pot de chaux et les chiques de bétel. Le mandarin porte sur lui la clé de la précieuse boîte et, au beau milieu de la conversation, interrompt pour appeler le boy, ouvre la boîte et prend dedans ce qu'il désire.

GABRIELLE M. VASSAL.



SUR LA ROUTE DE LA CITADELLE (page 106).